



BAYREUTH BAROQUE

Opera Festival



Pressedossier

CARLO IL CALVO

Oper von Nicola Antonio Porpora

Vorstellungstermine beim Bayreuth Baroque Opernfestival (im Markgräflichen Opernhaus):

3., 5. und 8. September 2020

1., 3. und 5. September 2021

Besetzung:

Adalgiso: Franco Fagioli
Lottario: Max Emanuel Cencic
Gildippe: Julia Lezhneva | Hasnaa Bennani
Giuditta: Suzanne Jerosme
Eduige: Nian Wang
Berardo: Bruno de Sá
Asprando: Petr Nekoranec

Dirigent: George Petrou
Orchester: Armonia Atenea
Regie: Max Emanuel Cencic
Bühnenbild: Giorgina Germanou
Kostüme: Maria Zorba
Licht: David Debrinay
Dramaturgie: Boris Kehrmann
Regieassistent: Constantina Psoma

Bayreuth Baroque

2020:

Seite 1: Le Monde
Seite 2: FAZ
Seite 3: Bachtrack
Seite 4: NZZ
Seite 5: Scherzo
Seite 6: Merkur
Seite 7: Online Merker
Seite 8: Wiener Zeitung
Seite 9: Klassik.com
Seite 10: Scherzo
Seite 11: Frankfurter Allgemeine
Seite 12: Opernglas
Seite 13: L'Opera
Seite 14: Oper
Seite 15: Forumopera
Seite 16: Klassik.com
Seite 17: Der Neue Merker
Seite 18: Der Neue Merker
Seite 19: Forumopera

2023:

Seite 20: OMM
Seite 21: Ruhr Nachrichten
Seite 22: WAZ

Quand Bayreuth oublie Wagner pour renouer avec son glorieux passé baroque

En proposant un nouveau festival d'opéra baroque sous la direction artistique du contre-ténor Max Emanuel Cencic, la ville de Haute-Franconie, célèbre pour son festival wagnérien, entend enrichir son offre culturelle haut de gamme.

Par Marie-Aude Roux • Publié aujourd'hui à 09h00, mis à jour à 11h42

Article réservé aux abonnés



Représentation de l'opéra de Nicola Porpora « Carlo il Calvo » au Bayreuth Baroque Opera Festival, le 1er septembre 2020. FALK VON TRAUBENBERG

Il règne en ce début septembre sur Bayreuth un petit air inhabituel. Déserté, le grand Festspielhaus de briques rouges est resté confiné depuis la pandémie, dont il fut l'une des premières victimes, l'annulation du rendez-vous wagnérien de l'été 2020 ayant été annoncée dès la fin mars. Hasard du calendrier ou volonté des dieux ? C'est pourtant l'année choisie par la petite ville de Haute-Franconie pour renouer avec son passé baroque – car il y eut un avant-Wagner à Bayreuth. Jusqu'au 13 septembre se tient à l'Opéra des Margraves, édifice baroque aux décors somptueux édifié entre 1744 et 1748, le premier Bayreuth Baroque Opera Festival, un événement d'autant plus remarquable qu'il est né malgré le coronavirus.

Lire le récit : [Richard Wagner, victime de la pandémie](#)

Rien n'était encore gagné deux semaines plus tôt. Mais c'est dûment – et presque joyeusement – masqués que les chanceux de ce jeudi 3 septembre se sont installés, en distanciation, sur les 490 places de ce théâtre classé au Patrimoine mondial de l'Unesco en 2012. Pas plus de 200 personnes quelle que soit la jauge, telle est la règle dans le Land de Bavière. Sans conteste le nouveau roi de Bayreuth, le contre-ténor croate Max Emanuel Cencic est l'âme artistique de l'Opéra des Margraves, dont il a orchestré la réouverture après restauration, le 18 mai 2018, avec *Siroe, re di Persia*, de Johann Adolf Hasse, un succès baladé à travers l'Europe depuis 2014, dont témoigne le disque paru chez Decca en 2016. Il y tenait à la fois le rôle-titre et réglait la mise en scène.

Lire la critique (en 2010) : [Cencic chante Haendel comme personne](#)

Devenu directeur artistique du Bayreuth Baroque Opera Festival, metteur en scène et tenant du rôle principal, il réitère l'exploit avec l'opéra de Nicola Porpora *Carlo il Calvo*, un ouvrage rare, dont la trame s'inspire des conflits familiaux liés à la succession de Charles II dit « le Chauve », petit-fils de Charlemagne, du trône de son père Louis « le Pieux ». Sexe, violence, corruption : le jeune héritier désigné, menacé de mort par son demi-frère, Lottario (sorte de vieux parrain mafieux déjanté magnifiquement incarné par Max Emanuel Cencic) parviendra finalement au pouvoir grâce au fils de ce dernier, Adalgiso, fermement opposé aux visées de son père (époustouffant Franco Fagioli, méconnaissable en garçon à lunettes mal dans sa peau, amoureux de Gildippe, alias la renversante Julia Lezhneva).

Lire le portrait (en 2016) : [Fagioli le magnifique](#)

Car le maître de la scène, qui a placé l'action dans les riches décors d'une villa cubaine des années 1920, s'est entouré d'une distribution de très haute volée. Il est vrai que cette musique, qui porte l'art des castrats napolitains à son apogée, ne supporterait pas la médiocrité. Le résultat ? Trois heures d'un spectacle magistral, sous la direction engagée du chef d'orchestre et claveciniste George Petrou à la tête de son Armonia Atenea.

Testées tous les cinq jours, les quatre-vingt-quinze personnes de l'équipe de production (chanteurs, musiciens, comédiens, techniciens et personnel administratif) ont vécu en circuit fermé depuis le début des répétitions à Athènes. « Avant d'arriver à Bayreuth, il y a une semaine, nous avons travaillé cet été pendant un mois au Théâtre Megaron », explique Max Emanuel Cencic. C'est en effet dans la capitale grecque que Parnassus Arts Productions, l'entreprise dont il assure la direction artistique, coproductrice du spectacle, possède ateliers de décors et costumes. « C'est là que j'ai aussi pu engager les trente-cinq comédiens qui sont sur le plateau, précise-t-il. Tous étaient au chômage du fait de la fermeture des théâtres. »

Une première saison difficile

Dès le XVII^e siècle, Bayreuth a accueilli des opéras de Telemann, Cesti et Keiser dans la salle de bal de la Redoute. C'est l'*Ezio* de Hasse, compositeur allemand maître de l'*opera seria* italien, qui sera créé le 23 septembre 1748 pour le mariage de la fille unique (« la plus belle fille d'Allemagne », selon Casanova) de la margravine Wilhelmine de Brandebourg-Bayreuth. La sœur de Frédéric II de Prusse et amie de Voltaire, lesquels seront tous deux reçus à Bayreuth, a même fait construire pour l'occasion l'Opéra des Margraves. Les architectes décorateurs ne sont autres que les renommés Giuseppe et Carlo Galli Bibiena, la façade néoclassique, terminée ultérieurement, restant à l'architecte de la cour, Joseph Saint-Pierre. « Wilhelmine était une véritable protectrice des arts », affirme Lukas Clemens, directeur général du Bayreuth Baroque Opera Festival. *Musicienne et compositrice, elle fit de Bayreuth l'une des cours les plus brillantes d'Europe.* L'unique opéra de la margravine, *Argenore*, créé en 1740, a d'ailleurs connu plusieurs productions à l'Opéra des Margraves (2002, 2009 et 2010).

S'ils n'ont pas partie liée, les « Bayreuth Baroque » et le grand festival wagnérien fondé en 1876 entretiennent des rapports de courtoisie

S'ils n'ont pas partie liée, les « Bayreuth Baroque » et le grand festival wagnérien fondé en 1876 entretiennent des rapports de courtoisie : l'ancien directeur commercial du Bayreuther Festspielhaus, Heinz-Dieter Sense, désigné depuis fin avril pour assurer l'intérim de Katharina Wagner, gravement malade, à la direction du festival, était présent à la première de *Carlo il Calvo*. Porpora n'est pas sa tasse de thé, mais il a apprécié le spectacle et entend bien faire cause commune pour obtenir des aides financières exceptionnelles auprès des tutelles. « Nous disposons d'un budget global de 1,5 million d'euros, déclare Clemens Lukas, dont 1,2 million attribué à l'artistique. Si la ville de Bayreuth et l'Etat de Bavière sont à parité (390 000 euros chacun), il nous reste 419 000 euros à trouver en mécénat et billetterie, une fois déduits les 301 000 euros de la Fondation Oberfranken. »

Autant dire que cette première saison, si riche et prestigieuse soit-elle, s'annonce difficile. Mais Max Emanuel Cencic reste confiant. Non seulement ses partenaires se sont engagés à moyen terme, mais il sait que Bayreuth mise plus que jamais sur la culture. En témoigne la prochaine ouverture d'un musée attenant à l'Opéra des Margraves, mais surtout d'un nouveau centre culturel sur le site historique de l'ancienne mairie, le Friedrichsforum, signe d'une « impulsion puissante pour la région culturelle de Bayreuth », peut-on lire dans le *Bayreuther Tagblatt* du 5 septembre.

Pendant le confinement, le contre-ténor croate, qui vit à Vienne, a cuisiné, promené ses chiens et conçu en trois semaines la mise en scène de *Carlo il Calvo*. Il en a fourni le script aux chanteurs. L'opéra se termine avec un dernier air de Franco Fagioli, « Con placido contento », où le contre-ténor argentin brille de tous ses feux, se risquant même à une imitation de Cecilia Bartoli. C'en est trop pour Julia Lezhneva, qui regimbe. Pour les beaux yeux et la voix exceptionnelle de la soprano russe, Max Emanuel Cencic a rajouté l'époustouffant « Come nave in mezzo all'onde » tiré du *Siface* de Porpora, un air de bravoure chanté en dansant le charleston, entraînant tout le plateau dans un finale de music-hall pour la plus grande joie du public. Les castrats et leurs rivalités ne sont plus, mais la tradition est sauve.

Lire le focus : [Bruno de Sa, nouvelle étoile au firmament](#)

¶ [Bayreuth Baroque Opera Festival \(Allemagne\)](#). Jusqu'au 13 septembre. Concerts retransmis chaque soir sur la [page Facebook](#) du festival du 8 au 14 septembre : deux opéras (*Carlo il Calvo*, de Porpora, et *Gismondo, re di Polonia*, de Vinci), deux récitals (Vivica Genaux, puis Romina Basso), ainsi qu'un concert avec Jordi Savall.

¶ Max Emanuel Cencic dans *Orlando furioso*, de Vivaldi. La Seine Musicale, île Seguin, Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine). Le 7 novembre à 20 h 30. Tél. : 01-74-34-53-53. De 10 € à 60 €.

Marie-Aude Roux (Bayreuth (Allemagne), envoyée spéciale)

Psychologie des Ornaments

Max Emanuel Cenčić hebt im Markgräflichen Opernhaus Bayreuth ein neues Festival aus der Taufe: Bayreuth Baroque. Es ist umwerfend gut und verheißt für die Zukunft Großes.

Von Jan Brachmann



Nicola Antonio Porporas Oper „Carlo il Calvo“ („Karl der Kahle“): Lottario (Max Emanuel Cenčić, Mitte) quält Giuditta (Suzanne Jerosme), die Mutter des kleinen Carlo (Alvertos Kalogeropoulos), dem Asprando (Petr Nekoranec) an die Gurgel geht.

Der Intendant empfängt im Sonnentempel des Schlosses Eremitage zu Bayreuth: Max Emanuel Cenčić, im rosa Sakko mit rosa Krawatte überm geblühten Hemd, eine Dose mit Halspastillen stets zur Hand, begrüßt die Journalisten aus Deutschland und Frankreich zum Mittagessen unter goldverzierter Kuppel, durch deren Oberlichter der blaue Septemberhimmelschimmert – Audienz bei Fürst Max Emanuel, dem Prachtliebenden.

Doch die Flamboyance seiner Kleidung wie jene des Ortes kontrastieren rührend mit der Scheu seiner Haltung, den vollendeten Manieren, dem Zögern seiner Stimme. Wir sprechen alle überwiegend Französisch miteinander. Cenčić, in Zagreb geboren, als Wiener Sängerknabe groß geworden, heute einer der führenden Countertenöre der Welt, beherrscht die Sprache mühelos. Mit äußerster Gewandtheit erzählt er den Gästen von der Geschichte des Markgräflichen Opernhauses, das Wilhelmine von Bayreuth, Schwester des preußischen Königs Friedrich II., hat bauen lassen und das immer schon so sehr als Kleinod galt, dass man während der Pogromnacht 1938 darauf verzichtete, die Synagoge abzufackeln: Man fürchtete den Übergriff der Flammen auf das Theater.

Ein irres Aneinander von Kultur und Barbarei.

Das Opernhaus, das auch der Grund war, weshalb Richard Wagner nach Bayreuth kam, wengleich er sich dann von Bayerns König ein neues Festspielhaus bauen ließ, ist 2012 zum Unesco-Weltkulturerbe erklärt worden. Ein Jahr später begann die fünfjährige Sanierung, die der Freistaat Bayern sich dreißig Millionen Euro kosten ließ. Nach der Wiedereröffnung im April 2018 war im Grunde allen Menschen bei Sinn und Verstand klar, dass das größte erhaltene barocke Opernhaus der Welt – 450 Plätze im Parkett, dazu drei Logenränge und eine Bühne von 25 mal 27 Metern – wieder bespielt werden müsse. Cenčić nahm zusammen mit Georg Lang, dem Geschäftsführer seiner eigenen Firma Parnassus Arts Productions, und mit Clemens Lukas von Musica Bayreuth sofort Kontakt zur Stadt wie zur Bayerischen Schlösserverwaltung auf, um hier ein neues Festival im Museum zu etablieren. Dass er nach nur zwei Jahren Vorlauf ein Finanzierungskonzept und ein Programm auf die Beine stellen konnte und das Festival jetzt trotz der Corona-Beschränkungen an den Start gehen kann, ist ein Wunder.

Cenčić hat tatsächlich die Stadt, den Freistaat und die Oberfrankenstiftung überzeugen können, ihm drei Jahre lang je knapp 1,1 Millionen Euro zur Verfügung zu stellen, um in Bayreuth, abseits von den Wagner-Festspielen, ein Festival für Barockmusik auf allerhöchstem musikalischen Niveau zu veranstalten. Allein, was dieses Jahr noch bis zum 13. September zu bieten hat – zwei Opern, Konzerte von Gesangsstars wie Delphine Galou, Joyce DiDonato, Vivica Genaux und den Auftritt des katalanischen Gambisten und Dirigenten Jordi Savall –, macht Cecilia Bartolis Salzburger Pfingstfestspielen erfreulichste Konkurrenz.

In der Eröffnungspremiere von Bayreuth Baroque, der Oper „Carlo il Calvo (Karl der Kahle)“ von Nicola Antonio Porpora, ist Cenčić selbst in der Hauptrolle des machthungrigen Lottario zu erleben, der den noch kindlichen Karl um sein Erbe bringen will. Zugleich führt Cenčić Regie.

Er hat das Geschehen aus der späten Karolingerzeit ins Italien zwischen den beiden Weltkriegen verlegt, was der Kostümbildnerin Maria Zorba Gelegenheit zu allerlei glitzernden Charleston-Kleidern, Gesellschaftsanzügen und Cabriofahrer-Mützen gab. Die Darsteller auf der Bühne von Giorgina Germanou – einem Palast mit Palmengarten – wirken dadurch freilich ein wenig wie in einer Inszenierung von „Mein Freund Bunbury“ um 1970 in Ostberlin.

Cenčić weiß als Regisseur aber, sämtliche Figuren mit Präzision, Phantasie und Timing zu führen; er nutzt kürzeste Orchesterzwischenstücke für pointierte Nebenhandlungen und stattet alle Charaktere mit Neigungen, Komplexen und Absichten aus. Giuditta (Suzanne Jerosme) pflegt ein Techtelmechtel mit Berardo (Bruno de Sá), dem Verlobten ihrer Tochter Eduige. Und Lottario selbst fühlt sich zu seinem Leibwächter Asprando (Petr Nekoranec) hingezogen. Wenn Cenčić seine Arie „Quando s’oscura il cielo“ singt, gibt er dieser unterdrückten Neigung zugleich eine tragische Dimension und damit dem Hauptschurken des Stücks menschliche Züge.

Fünf Stunden, mit zwei Pausen, dauert die Aufführung. Sie hätte weitere Kürzungen vertragen. Aber Cenčić liegt viel an der Wahrung der Form in der barocken Opera seria: daran, dass alle Figuren ihre dramatischen Konflikte miteinander ausagieren und Arien verschiedenen Typs, lyrische wie bravouröse, singen können. Bei Tisch erzählt er anderntags, dass Porpora – der Lehrer großer Kastraten wie Farinelli und Porporino, der Rivale Georg Friedrich Händels in London, der Lehrer von Johann Adolf Hasse und der späte Arbeitgeber Joseph Haydns – die Koloratur bereits psychologisch begriffen habe: Er zeichne damit Ausnahmezustände der Seele, der Exaltation, der Hysterie nach, Momente, in denen die Psyche hyperventiliere. Tatsächlich kann man, wenn man will, in diesen Sprüngen, Trillern und Rouladen das Ich im überkontrollierten sozialen Körper des Barock zittern hören.

Wenn man so sensationelle Sänger wie den Countertenor Franco Fagioli (als Aladagiso) und die Sopranistin Julia Lezhneva (als Gildippe) im Ensemble hat, lässt sich die Länge der Aufführung ertragen. Lezhneva gurrte wie eine Taube und flötete wie eine Schwarzsammel. Fagioli, den das Publikum als großen sängerischen Konkurrenten zu Cenčić wahrnimmt (was diesen wiederum freut), kann eine baritonale Fülle so verblüffend mit seinem Mezzosopran mischen, dass man bei ihm am ehesten eine Ahnung von der verstörenden Wirkung einer Kastratenstimme – ein Kinderklang mit der Kraft eines ausgewachsenen Mannes – bekommt. Beider Liebesduett, von der Armonia Atenea unter der Leitung von George Petrou orchestral in entrückte Schweben versetzt, gerät zum musikalischen Höhepunkt der Aufführung. Für den Ton erotischer Melancholie, des Taumels und der Verlustangst hat Porpora zuweilen Musik gefunden, die über Hasse bis zu Wolfgang Amadé Mozart fortwirkt.

Mit Erben ist gut Werben: Bayreuth Baroque startet mit *Carlo il Calvo*

Von Jens Klier, 07. September 2020

Man kann sich gut hineinversetzen in das Bangen der Verantwortlichen um Intendant, Regisseur und Sänger Max Emanuel Cenčić, seinen Manager Georg Lang und George Petrous Ensemble Armonia Atenea, die die neu erstandenen Opernfestspiele Bayreuth Baroque in bewährter Parnassus-Teamleistung künstlerisch schmeißen, ob sie überhaupt stattfinden. Die Erleichterung war groß, dass das opulent-schmucke Opernhaus seine Türen öffnen durfte, um Schauplatz für das Festival in der Stadt zu sein, das sich neben der Wagnermania als internationales Barockpendant in passender, musikhistorisch bedeutender Kulisse angemessen etablieren soll. Zur Premieren-Premiere stand das 1738 uraufgeführte Drama der erbrechtlichen Verwerfungen in der Nachfolge Karls des Großen von Nicola Antonio Porpora auf der Bühne, natürlich im Brennglas der familiären Spannung und weiterer opernnützlicher Gegebenheiten.



Max Emanuel Cenčić (Lottario) und Franco Fagioli (Adalgiso)

© Falk von Traubenberg

Carlo il Calvo ist ein Nachzügler aus zweiter Ehe in der karolingischen Erbgemeinschaft Ludwigs des Frommen, dem Sohn des kaiserlichen Groß-Karls. Der Alleinherrscheranspruch zeigende Lothar entführt den zum Tatzeitpunkt noch minderjährigen Halbbruder, um dessen von (Stief-)Mutter Judith erzwungenen Anteile im fränkischen Reichsverbund zu erpressen. Helfende Hand dabei ist Asprando, gleichzeitig in Diensten Judiths, deren Tochter aus erster Ehe, Gildippe, wiederum mit Lothars Sohn, Adalgiso, verheiratet werden soll. Die Ahnung drängt sich auf: das kann nicht gut gehen! Das muss so sein, damit es die typisch positive Wendung geben kann. Dergestalt, dass Judith Intrigen als solche enttarnen und unterstützt von ihren Schwiegersonnen ihren Filius befreien und Lothar in die Schranken verweisen kann.



Suzanne Jérosme (Giuditta), Max Emanuel Cenčić (Lottario) und Petr

Nekoranec (Asprando)

© Falk von Traubenberg

Was macht man aus dieser finsternen Absurdität im barocken Operngewand? Im Ergebnis eine doch ziemlich gelungene Zusammenführung von schöner Szenerie, Effekten, der Verwertung von Abstrusem und Ausformung der handelnden Charaktere bar jedes stumpfen Musters zwecks Nachvollziehbarkeit ihrer Motive. Cenčić beschränkt sich in seiner Regie der Ungeheuerlichkeiten nämlich nicht im Mindesten darauf, die Geschichte originalgetreu in den Staub der letzten zig Jahrhunderte zu verfrachten, sondern verpflanzt die Fehde in die vorsozialistisch-mondäne Retrospektive einer sich konservativ gebenden kubanischen Drogenboss-Familie. Eine passende Wahl, entbehrt die Assoziation von totaler Verquickung, familiärem Kodex, ständigen Machtschachereien sowie makabren und personifizierten Fragwürdigkeiten gewiss nicht der tatsächlich verrückten Grundlage. Unter dem Preis der zwar manchmal vom Wesentlichen ablenkenden Bebilderung staffierte der Regisseur dabei das verquere Clan-Stadl mit einer sippenhaft hinzugedichteten Reihe von Statisten aus, die allerdings auch Luftleere verhinderte und Kontext schuf.

Als Bösewicht Lottario verkörperte Cenčić einen von Hass erfüllten Patriarchen, der seinen Sohn als Idioten bezeichnet und das Ehebruch-Gerücht um Judith zum Vorwand seiner Besessenheit nimmt. Dabei lebt er schließlich noch hinter der Fassade eine Liebschaft zu Asprando aus, die zum *lieto fine* und dem Ableben seines Günstlings erklärt, warum er so gebrechlich ist und plötzlich Einsicht von Schuld zeigt. Beschlich mich der Verdacht, hier könnte dem Tyrann zu viel der menschlichen Verständigung zuteil werden, starb er zum Finalton den Tod seines Vaters. Sängerschaftlich präsentierte sich der Countertenor von Beginn an rund und geschmeidig, also zielsicher (selbst-)gefällig, um ihm das bewusst herrschende Bild vom gut gekleideten, mächtigen El Jefe abzunehmen, der auf seine gerissene Erfahrung – in langsamer wie schneller Arien-Geste – vertraut.

Bis zum Dacapo seines ersten ornamentierten Ungetüms brauchte Franco Fagioli, um sein zunächst von einer leichten Schrilheit befallenes, schwerer verständliches Gurgeln des Adalgiso anzuwerfen, der in hysterischer Dauerhyperventilierung beim Antivorbild des Vaters die familiären Friedensstifter-Prinzipien hochhalten sollte. Obwohl ich mich des Eindrucks kleinerer Rau- und Angestrengtheiten nicht erwehren konnte, manövrierte er sich durch die Battaglia an der Papa- und Geliebtenfront, um letztlich mit wachsendem Format und unverbesserlichem Optimismus mit Liebe und Krone bedacht zu werden. Zwischen den Stühlen sitzt seine Angebetete ja auch. Und gemein ist der Paarung, dass Julia Lezhneva als grandios freude-tänzelnde und herzerweichend schluchzende Gildippe nicht immer so verständlich ist, dafür jedoch mit stärkerem Volumen und dem flinken Koloratur- und Bravourwitz durch die Register stiepte. Fragloses Highlight war das innige, tränengesengte Duett der beiden vor dem Happy End.

Beachtlich ebenfalls, was Suzanne Jérosme darbot, die in jeglicher Verzweiflungslage der Giuditta mit klarer, ausgewogener und besonders gewandter Stimme auffiel. Gewandt deshalb übereinstimmend zur Rolle, weil sie mit anzüglicher Gewieftheit die Fähigkeiten Berardos gewinnt, die mütterlichen Plagen im Hochzeitsgeschiebe und in der Geiselnahme ihres Kleinen managt sowie sich im Kopf-an-Kopf mit Lothar als ebenbürtig politisch stark erweist. Die Frau hat bei allem den Verrat Asprandos zu verkraften, der sich bis zur Entführung als furchtloser, großspuriger Strippenzieher einraucht, einschnupft, einschleimt, so dass ihm vernebelt bleibt, was er in Wirklichkeit anrichtet. Hielt oder trug Petr Nekoranec' Stimme in seiner zweiten Täuschungsarie besser, hätte sein durchaus heller und farbiger Tenor ansonsten etwas dynamisch standhafter sein können.

Petrous Orchester schien bei aller Betonung zunächst nicht ganz so spritzig wie gewohnt zu Werke zu gehen, fand aber im Laufe der vier Stunden Spielzeit, spätestens mit der Testamentseröffnung, zu seiner Form. Stimmigere, wärmere Violinen (mit colla-parte Oboen) unterlegten genauso gefühlvoll manchen romantischen Schwermut wie mit schwergewichtigerem Bass, den Körper bildenderen Hörnern und den Dauerpauken im Showdown den aufgebrauchten Schauer kubanischer Kartelljustiz. Armonia Atenea spiegelte instrumental die rhythmisch-melodiöse Klasse Porporas und seiner Oper, mit der Bayreuth Baroque gekonnt für sich warb.

★★★★☆ ?

© 2010-2020 Bachtrack Ltd. Alle Rechte vorbehalten.

Licht und Schatten liegen in Bayreuth so dicht beieinander wie Wagner und die Barockoper

Inmitten der Pandemie startete das Festival «Bayreuth Baroque». Andere Städte mit prominenten Festspielen können daraus lernen

MARCO FREI, BAYREUTH

Der Hilferuf wirkt wahrhaftig ziemlich hilflos: «Bayreuth wird auch im Sommer 2020 klingen», lässt die Stadt in Oberfranken Anfang April verkünden. Die Motivation dafür wird gleich mitgeliefert. «Die Wagner-Anhänger sind eine treue Gemeinschaft, deren Solidarität mit der Kulturstadt Bayreuth wir genau in diesem Sommer benötigen.» Zu diesem Zeitpunkt ist der Corona-Lockdown bereits Realität.

Wenige Tage vor dem Hilferuf wird gemeldet, dass die Bayreuther Festspiele Corona-bedingt komplett abgeblasen werden: Sie sind ein frühes Opfer der Musik an die Pandemie. Es ist eine ernste Situation, und sie wird ernster.

Schon Ende April bricht die nächste Hiobsbotschaft herein. Katharina Wagner, die Urenkelin des Komponisten und seit 2015 Allein-Leiterin der Bayreuther Festspiele, sei schwer erkrankt. Zwar wurde inzwischen gemeldet, dass Katharina Wagner ihre Arbeit am Festival im Herbst wieder aufzunehmen plane, aber: Gleichzeitig ist durchgesickert, dass die Bayreuther Festspiele finanziell in eine ernste Schieflage geraten seien.

Dunkle Wolken und Lichtblicke

Über dem Grünen Hügel ziehen dunkle Wolken auf, und davon ist Bayreuth existenziell betroffen. Für die Stadt ist der Wagner-Sommer eine feste Grösse: nicht nur kulturell, sondern auch wirtschaftlich. Die Wagner-Festspiele locken alljährlich zahllose Besucher aus aller Welt nach Oberfranken. Sie spülen viel Geld in die Kassen. Kultur ist eben keine hübsche Nebensache, sondern ein gewichtiger Wirtschaftsfaktor. Dies vergessen nicht nur Politiker, sondern auch weite Kreise der Bevölkerung.

Wer alljährlich die Wagner-Festspiele besucht, weiss von dem schwierigen Verhältnis der Stadt zu ihren Sommergästen. Da müssen die Besucher schwindelerregende «Wagner-Aufschläge» in Gastronomie und Unterkünften zahlen, und selbst für den Parkplatz beim Festspielhaus erhebt die Stadt inzwischen eine Gebühr, sehr zum Ärger der Festspielleitung. Überdies müssen sich die Sommergäste genervte Blicke von Bayreuthern gefallen lassen. Auch in ande-



«Bayreuth Baroque» heisst das neue Opernfestival am traditionellen Wagner-Festspielort: Julia Lezhneva und Franco Fagioli in «Carlo il Calvo» von Nicola Antonio Porpora.

FALK VON TRAUBENBERG

ren Festspielstädten ist dieses Problem bekannt, etwa in Salzburg.

Doch in Krisenzeiten liegen die Nerven blank. Wichtige Einnahmen drohen jäh wegzubrechen, und deshalb hatte die Stadt für die Zeit des Wagner-Sommers schnell einen alternativen «Kultursummer in Bayreuth» aus dem Hut gezaubert und an die Solidarität der Wagnerianer appelliert. Was bleibt, ist künstlerisch allenfalls solides Ergebnis und ein schaler Nachgeschmack. Wer Festspielgäste regelmässig abzockt und auf sie genervt reagiert, jedoch in Krisenzeiten händeringend um sie bettelt, agiert wenig glaubwürdig.

Barock-Mekka Bayreuth?

Tatsächlich wurde in Bayreuth bisher total verschlafen, neben den prominenten Wagner-Festspielen weitere ernstzu-

nehmende Musikangebote zu schnüren. Es ist das Markgräfliche Opernhaus, das dieses sträfliche Versäumnis vollends offenbart. Im Jahr 1748 eröffnet, zählt es zu den bedeutendsten, besterhaltenen Barocktheatern in Europa. Als solches ist es seit 2012 eingetragenes Weltkulturerbe. Zwischen 2013 und 2018 wurde das Theater generalsaniert, und seit der Wiedereröffnung hat sich künstlerisch nichts Bleibendes getan.

Doch ab sofort soll es künftig alljährlich neben den Wagner-Festspielen auch «Bayreuth Baroque» heissen. Den Hauptanteil der öffentlichen Mittel tragen die Stadt und die Region, vom Freistaat Bayern gibt es eine einjährige Starthilfe. Als Hauptbühne fungiert das Markgräfliche Opernhaus, und somit wird das schmucke Barocktheater endlich würdig und stilgerecht bespielt. Dafür steht schon allein der künstlerische Leiter Max

Emanuel Cencic. Als Countertenor prägt er massgeblich die Barockpflege.

Volle fünf Stunden

Für die Eröffnung des neuen Festivals hat Cencic den Dreiakter «Carlo il Calvo» von Nicola Antonio Porpora ausgegraben. Es geht um mörderische Machtspiele, um den Thronfolger Karl den Kahlen zu verhindern: bei Porpora noch ein Kind. Nun sind derartige «Wiederentdeckungen» aus dem überreichen Repertoire der Barockoper aus Neapel keine Besonderheit, zur Corona-Zeit allerdings ist deren Länge eine besondere Herausforderung. Für die Aufführung wurde das Werk nicht wie gewöhnlich üblich heruntergestutzt, sondern fast vollständig gegeben.

Nur die Arie einer Nebenrolle ist ganz gestrichen worden, eine andere

etwas gekürzt. Gleichzeitig wurden jedoch eine Einlage-Arie aus Porporas Oper «Ezio» sowie partielle Umbaumusiken eingefügt. Sonst aber gab es nur bei den Rezitativen einige Straffungen. Ein Abend von fünf Stunden ist herausgekommen, überdies nicht konzertant, sondern von Cencic humorvoll insze-

Kultur ist eben keine hübsche Nebensache, sondern ein gewichtiger Wirtschaftsfaktor. Dies vergessen nicht nur Politiker, sondern auch weite Kreise der Bevölkerung.

nirt und mit zwei Pausen samt Verköstigung. Das ist nicht nur in Deutschland mit den vergleichsweise strengen Corona-Auflagen für den Kulturbetrieb eine kleine Sensation.

Doch nicht zuletzt lässt die starke Besetzung aufhorchen. Neben Cencic in der Partie des Lottario sind mit Franco Fagioli als dessen Sohn Adalgiso sowie Bruno de Sá als dem spanischen Fürsten Berardo zwei weitere Pioniere des Counter-Gesangs zu erleben. Als feste Grösse im Barock- und Klassikrepertoire hat sich zudem die Sopranistin Julia Lezhneva längst etabliert: hier in der Rolle der mit Adalgiso verlobten Gildippe. Ein veritables Sänger-Darsteller-Fest war an der Premiere zu erleben, mit George Petrou am Pult der Armonia Atenea.

Der Vertrag von Cencic als künstlerischer Leiter von «Bayreuth Baroque» läuft für drei Jahre. Für diesen Zeitraum ist die Finanzierung der neuen Reihe gesichert. Eines steht fest: Ohne dieses Festival wäre Bayreuth im Corona-Jahr musikalisch keine Reise wert. Für Bayreuth besteht jetzt die Chance, sich international neben Wagner auch als führendes Barock-Mekka zu etablieren. Die Stadt hat es selber in der Hand, ob sie das langfristig will und kann.



CRÍTICAS

BAYREUTH / Carlo il Calvo, una gran ópera para estrenar un nuevo festival

Franco Soda
13/09/2020

Bayreuth. Markgräfliches Opernhaus. 5-IX-2020. Porpora, **Carlo il Calvo.** Max Emanuel Cencic, Franco Fagioli, Susanne Jerosme, Nian Wang, Julia Lezhneva, Bruno da Sá, Petr Nekoranec. Director musical: George Petrou. Director de escena: Max Emanuel.

Carlo il Calvo, drama musical en tres actos (Roma, Teatro delle Dame, 1738) de Nicola Antonio Porpora ha sido el título seleccionado para inaugurar el primer Festival de la Ópera Barroca de Bayreuth, en la Markgräfliches Opernhaus, un teatro rococó que lleva la firma del diseñador más famoso de la época, Carlo Galli Bibiena (1745-1750). El teatro, esplendor del estuco rococó, es el escenario más adecuado que pueda imaginarse para este tipo de representaciones barrocas.



Carlo il Calvo es la historia de las luchas familiares para apoderarse de la herencia de Luigi il Pio que, habiéndose casado dos veces, tiene dos herederos, Lottario, el primero en la línea de sucesión, y Carlo, que, gracias a la intriga, cambia las cartas sobre la mesa en favor de su hijo.

Max Emanuel Cencic (director artístico del festival, director escénico de esta representación y... Lottario) imagina un psicodrama familiar cerrado. Los parientes serpentean de

forma que recuerdan a una película de Ingmar Bergman. La obra comienza y termina con la misma escena: la familia está reunida en torno a la mesa. Al principio es Luigi quien muere asfixiado; al final es Lottario quien muere de idéntica manera... ¿Una metáfora de la inutilidad de la vanidad? Carlo sufre de poliomielitis. Los descendientes son siempre niños mimados, sin el esplendor que irradian sus progenitores.

Familia de clase media alta. Años 20... ¡Cuba! Para Cencic, la abnegación de Giuditta en defensa de los intereses de su hijo Carlo es completamente latina... El arrogante y engreído Asprando (guardaespalda de Giuditta), amante sin escrúpulos, un auténtico libertino, juega la carta de la seducción mostrando sus músculos al... Cencic interpreta el aria *Quando si oscura il cielo* con gran expresividad, oscilando entre la tentación inconfesable y un autocontrol vacilante. Gana la tentación. Es el primer momento conmovedor de la ópera, pero... ¡Cencic todavía tiene mucho que decir!



Sigue otro momento emocionante, el dúo amoroso *Dimmi che m'ami* entre Adalgisio (Franco Fagioli, sin parangón en cuanto a musicalidad, melodía y equilibrio con el ritmo de la acción) y Gildippe (una espléndida Julia Lezhneva). El color orquestal se desvanece con la intensidad de los sentimientos y del placer secreto. Momento de gran patetismo. ¿Tendrá el *genius loci* wagneriano algo que ver con estos duetos amorosos?



Se alternan traiciones e intrigas, sexo y amor, unas veces prohibidos, y otras, imposibles. El marco que los contempla es la música de Porpora, en la que son protagonistas reyes y príncipes, con esa lucha intestina, para la cual el compositor recurre a una rica fanfarria. Armonía Atenea, dirigida por George Petrou desde el clave, presta un magnífico servicio a la partitura, aunque al principio el sonido resulta algo sofocado, como si tuviera que encontrar el equilibrio adecuado con la acústica de la sala. El esplendor de las arias se refleja también en la orquesta. Magnífica música. Arias alternativas de furor y de comparación, en un molinete pirotécnico de maravillas musicales, aunque resulte un algo aburrida eesa

alternancia de los recitativos metronómicos y las arias. El caleidoscopio sonoro ayuda a que estas más de cuatro horas (duración wagneriana!) pasen volando.

El reparto es homogéneo, de alto perfil, con perfecta dicción del italiano. Fagioli (Adalgisio) sabe estar a la altura de su fama. No goza de esas arias de virtuosismo que obligan a estar permanentemente en la cuerda floja, pero juega la carta de la expresividad, con una limpia y una perfecta línea de canto. Cencic (Lottario), un verdadero animal de escena, asume un papel que le como anillo al dedo: un intrigante anciano aferrado con uñas y dientes al poder. Lezhneva (Gildippe) posee una voz extremadamente melódica y musical, y se muestra segura en las notas agudas. Suzanne Jerosme (Giuditta) está igual de expresiva en la desesperación como en la furia. Igual de convincentes Bruno da Sá (Berardo), un soprano al que conviene seguir, y Petr Nekoranec (Asprando), tenor de hermoso timbre.

Por culpa de la Covid-19, solo 600 espectadores pudieron disfrutar del espectáculo. Esto merecería una repetición.

(Fotos: Falk von Traubenberg)



Karibischer Intrigantenstadl zur Musik des Spätbarock: Max Emanuel Cencic als Lottario (li.) und Franco Fagioli als Adalgiso. © Foto: Falk von Trautenberg

Aktualisiert: 04.09.20 - 17:09

PREMIERENKRITIK

„Carlo il Calvo“ zur Eröffnung von Bayreuth Baroque: Der Kuba-Clan

von Markus Thiel

Ein Musterstart für das neue Festival „Bayreuth Baroque“ mit einer vergessenen Porpora-Soap.

Bayreuth - Tee, das wissen wir jetzt, empfiehlt sich auf russischen Flügen weniger. Manchmal birgt auch die Familientafel Überraschungen für die Speiseröhre. Ludwig der Fromme verröchelt hier an einer tödlichen Zutat, was den Weg freimacht – die grell auflachende Oma im Rollstuhl kapiert's als Erste – für Machtkämpfe im einstigen Reich des großen Karl. Wobei: Neuntes Jahrhundert, Karolinger, das ist herzlich egal. Ob Herrscherdynastie oder Mafia, Macht- und Mordlust formieren sich ja stets zu denselben Kraftfeldern mit entsprechend blutigen Ergebnissen.

Was also im Markgräflichen Opernhaus zu Bayreuth aufgerollt wird, ist kein Nachbuchstabieren für Historiker-Nerds. „Carlo il Calvo“, die vergessene, 1738 in Rom uraufgeführte Oper von Nicola Porpora, wird zum Kuba-Clan, zum schwarzhumorigen Familien-Porträt aus den Zwanzigerjahren. Dass die fünf langen Stunden überhaupt stattfanden, ist ein kleines Wunder. Max Emanuel Cencic, längst nicht mehr nur Countertenor, sondern als Regisseur, Produzent eigener Opernprojekte und Firmenbesitzer unterwegs, gibt nun auch den Festspiel-Chef. In Spazierweite des Grünen Hügels stemmt er das neue Festival „Bayreuth Baroque“, das jene internationale Fan-Schar anlocken will, die sich mit dem raunenden Heavy Metal des Stadtheiligen Richard Wagner schwertut – oder einen Ausgleich braucht.

Mit 500 Zuhörern hatte Cencic kalkuliert, die nicht nachvollziehbare bayerische Corona-Politik gestattet nur 200. Bei 1,5 Millionen Euro Etat müsste eigentlich ein Drittel über die Tickets hereinkommen. Nicht nur die Porpora-Premiere, auch Abende mit Jordi Savall oder Joyce DiDonato oder die konzertante Vinci-Oper „Gismondo“ laufen also im Jahr eins des Festivals als Zwangsverlustgeschäft. Die Geldgeber wollen offenbar einspringen, mit Recht. So sehen Ehrenrettungen aus, vor allem: So hören sie sich an.

Cencic als virtuoser Regisseur

Warum Porporas „Carlo il Calvo“ nicht mehr gespielt wurde, versteht nach dem bejubelten Abend kaum einer. Der Gesangslehrer und Vielschreiber schuf seine Arien als knifflige Zwitter zwischen Vokal-Fortbildung und Maßanfertigung für damalige Stars. Der Grundrhythmus des Stücks ist hoch, die Instrumentation so überschaubar wie wirkungsvoll. Und doch bleibt in diesem Spätbarock nie der Eindruck des bloßen Feuerwerks. Dirigent George Petrou liefert dazu mit Armonia Atenea den passenden Puls. Musiziert wird federnd statt ruppig und manchmal auch anfechtbar.

Cencic ist als Regisseur nicht nur versierter Figurenbeschäftiger. Virtuoso kann er ineinandergreifende Genre-Bilder einer sich hassenden und liebenden Familie entwerfen. Dazu gibt es nicht nur das vorgesehene Personal: Eine Armada stummer Figuren von Bediensteten bis Onkeln, Tanten und Kindern tritt auf. Gern inszeniert Cencic Parallelhandlungen. Während vorn ein Solist seine Gefühlswelt per Arie entblättert, wird hinten die nächste Intrige ausgeheckt. Hier begegnen sich Menschen, die sich eine Umdrehung aus der Realität entfernen, dabei aber nie in der Karikatur landen.

Dazu liefern Giorgina Germanou (Bühne) und Maria Zorba (Kostüme) die opulente Ausstattung. Vom Speisezimmer geht's über die Bibliothek bis zum Palmen-Patio inklusive blau glänzendem Oldtimer Lottarios. Humor kann Cencic, TV-Soap-Dramatik, und manchmal wird es auch ernst: Carlo ist nicht titelgemäß ein Kahler, sondern ein an Kinderlähmung leidender Bub mit Beinschienen.

Beim Seelenton-Duett zwischen Gildippe und Adalgiso singen und spielen sich Julia Lezhneva und Franco Fagioli in utopische Sphären. Und ein paar Stunden vorher erlebt Lottario ein nie platt gezeichnetes Kurzzeit-Outing, als er vom muskulösen Bodyguard Asprando umgarnt und machtpolitisch benutzt wird.

Counter-Duell mit Psychostudie

Den Lottario hat der Festival-Chef für sich reserviert. Mit Schnauzer, Weißhaar und Stock stolziert Cencic als Wiedergänger Friedrich Schoenfelders durch die Szene. Kein verknöchertes Clan-Pate, sondern ein Genießer, ob Macht oder Erotik. Auch in seinen Solo-Nummern, geschmeidig, mit gedecktem Belcanto-Klang gesungen und immens klug disponiert, zeigt Cencic, wer Herr im Markgräflichen Hause ist. Franco Fagioli beginnt unter Hochdruck, Arien-Maloché ist zu hören. Erst mit der Zeit wird es balancierter, seine expressive Psychostudie macht die Aufführung dann doch zum Counter-Duell.

Bruno de Sá (Berardo) ergänzt das als Sopranist eine Stimm-Etage höher, Suzanne Jerosme packt als intrigante Carlo-Mutter Giuditta das vokale Feinbesteck aus, kann aber auch ätzende Koloraturen versprühen. Petr Nekoranec gefällt sich als kernig-fieser Asprando. Julia Lezhneva driftet als Gildippe zunächst unangeglichen in Richtung Charaktersopran, bevor sie mit wilden Slalomfahrten durch die Arien und einem finalen Charleston abräumt. Der Abend endet als Tanz-Party, bevor's wieder zum Bankett-Tisch geht. Und Omas grelles Lachen das nächste Opfer markiert.

BAYREUTH/ Markgräfliches Opernhaus: CARLO IL CALVO. Das Opernwunder von Bayreuth

Dr. Ingobert Waltenberger 06.09.2020



Max Emanuel Cencic, Franco Fagioli. Foto: Falk von Traubenberg

BAYREUTH/ Markgräfliches Opernhaus: CARLO IL CALVO, 5.9.2020

Das Opernwunder von Bayreuth

Nach fünf Stunden Opera seria bester neapolitanischer Schule sind die barocken Wonnen zu Ende. Jubel, Bravos ohne Ende. Fast konnte man glauben, dass das Haus voll war, so dankbar und enthusiastisch reagierte das Publikum auf einen szenisch und musikalisch denkwürdigen Abend. Es war die zweite Aufführung von **Nicola Antonio Porporas** „Carlo il Calvo“, 1738 am führenden Opernhaus Roms, dem Teatro delle Dame, uraufgeführt.

Nein, nicht auf dem Grünen Hügel ereigneten sich im zu Ende gehenden Sommer 2020 Ovationen, Zeichen und Wunder. Das Markgräfliche Opernhaus in Bayreuth, ein angemietetes Museum, beherbergte die erste Co-Produktion des **Bayreuth Baroque Opera Festivals** mit **Parnassus Arts Productions**. Die Veranstalter hatten Courage und Weitsicht genug, den Spielplan mit dieser szenischen Mammutproduktion trotz aller Corona-bedingten Unsicherheiten (Fallzahlen, häufig wechselnde amtliche Verfügungen) und Schwierigkeiten (ökonomisches Kalkül; dürfen die Stars aus Risikogebieten anreisen?) durchzuziehen.

Ich gehe zu, ich war nach der 350 km langen Autofahrt von Berlin matt und dachte, das stehst du der Oper einen Stand mit Erfrischungen aufgebaut. Die zwei Pausen waren damit gerettet.

Um 18h ging es pünktlich los. **George Petrou** als Dirigent und Cembalist trat vor das Originalklangensemble **Armonia Atenea**. Er musizierte schwungvoll, klanglich differenziert, mit der Eleganz und der Wendigkeit eines Florettfechters. Das Team Cencic, Petrou ist ja in Sachen Porpora durchaus eingespielt, hatten die beiden bereits eine Porpora Arien-CD bei DECCA eingespielt. Nun war die Ausgrabung und moderne Erstaufführung der Oper „Karl der Kahle“ dran. Ein barockes Monster in drei Akten und vierunddreißig Szenen. Das bedeutet eine unendliche Abfolge von Rezitativen und Arien, kurzen Orchesterzwischenstücken und einem einzigen Duett. Dio mio, wie kann da die Spannung durchgehalten werden?

Max Emanuel Cencic, nicht nur das künstlerische Herz des gesamten Festivals, sondern auch Regisseur der Oper „Carlo il Calvo“ und noch dazu der Sänger der Hauptpartie, des Lottario, hat die einzelnen Szenen samt bis zu 10 Minuten langen Arien dramatisiert. Er hat die im Mittelalter angesiedelte historische Geschichte in die Goldenen Zwanziger Jahre verlegt, und zwar nach Südamerika. Auf einer durch Urwaldfeuchtigkeit herabgekommenen Hacienda spielt sich das Drama um zwei verfeindete Gruppen eines kriminellen Clans ab. Dabei ergänzt Cencic die sieben Hauptrollen der Oper um eine umfangreiche Statisterie, von denen jede/r Mitglieder der Großfamilie mit starkem Eigenprofil verkörpern. Mir diesem genialen Trick kann Cencic rund um die da-capo Arien kleine Geschichten bauen, die vorzüglich funktionieren und kurzweilig sind. Da wird jede Szene in der Ästhetik von TV-Gangsterserien (z.B.: 4 Blocks) film- und actionreif in Szene gesetzt. Dabei spannt er einen schlüssigen dramaturgischen Bogen vom Tod des ersten „Paten“ Ludwig bis zu Lottarios spiegelbildlichen Tods am Ende der Oper. Nur Carlos vielleicht gar nicht so demente Oma im Rollstuhl (**Eleni Tzortzi** gebührt für ihre kurzen Einlagen ein Sonderpreis) lacht sich über das Verschwinden der Bosse schief. Tja, der Hohn sitzt: Lohnt sich ja vielleicht doch nicht so wirklich das ganze Machtgerangel, der Sensenmann hat wohl seine eigenen Ideen von Recht und Ordnung.

Natürlich gibt es zwei große Liebesgeschichten: Adalgiso, der Sohn Lottarios ist in Gildippe, zweite Tochter Giudittas, verliebt, während Giudittas Tochter Eduige mit dem Anwalt der Familie, Berardo, schäkert. Klar, dass die Liebenden direkt zwischen die unversöhnlichen Fronten Lottarios und der Stiefmutter Giuditta geraten. Erst am Schluss bekommen sich die Richtigen.

Auslöser der ganzen Familienfeindschaften ist ein Erbfall: Kaiser Ludwig der fromme heiratete nacheinander zwei Frauen: Irmgard und Giuditta. 817 n.C teilte er sein reich und machte seinen Erstgeborenen Lottario zum Mittkaiser. Auf Betreiben seiner zweiten Frau revidierte er zwölf Jahre später sein Testament und setzte seinen und Giudittas sechsjährigen Sohn Karl zum Herrscher über Gebiete ein, die er Lottarios Erbe entzog.

Cencic nutzt das ganze Arsenal der in Hollywood und TV-Industrie aus Drogen- und Clannilieu destillierten Klischees: Sex and crime sells. Dabei liegen tödlicher Ernst und Klamauk, Pathos und herzergreifende Innigkeit wie in Quentin Tarantinos Meisterwerken eng beieinander. Ironie und Wirklichkeit fließen zu kunstvoll arrangierten Tableaus zusammen, deren Wirkung nicht zuletzt den großartig-detaillierten, realistischen Bühnenbildern (**Giorgina Germanou**) und den elegant-verruchten Kostümen (**Maria Zorba**) zuzuschreiben ist.

Da wird geballert und mit Pistolen gefuchelt, gelogen, des Ehebruchs bezichtigt, verleumdet, gedroht, der kleine Carlo entführt, der Treue versichert und das Versprechen in der nächsten Sekunde aufgekündigt, stets mit der coolen Tschik im Mundwinkel. **Max Emanuel Cencic** als machtbesessener, alter Pate Lottario stützt Körper und die Last der Verantwortung auf einen eleganten Stock, die blonde Perücke hat er sich wohl bei Heino abgeschaut. Fünf Arien hat er zu singen. Die erste im zweiten Akt, ein langes Lamento, ist ein grandioses Manifest sängerischen Könnens und eherner Gesangstechnik. Seit fast 40 Jahren auf der Bühne, das bronzene Timbre frisch wie am ersten Tag und keine Abnutzungserscheinungen (kleinere Einbußen beim Volumen und eine gewisse Vorsicht in der hohen Lage mal ausgenommen), das ist ebenfalls unter Wunder zu verbuchen.



Foto: Falk von Traubenberg

Rund um Cencic ist eine vorzügliche, junge Besetzung am Werk. Allen voran die Russin **Julia Lezhneva**, die schon bei der CD-Aufnahme von Porporas „**Germanico in Germania**“ (Cencic, Sancho, Nesi, Idrisova) mitgewirkt hat, in der Rolle der Gildippe. Mit einem instrumental luxuriösen Timbre im Stile Victoria del los Angeles' gesegnet, zündet sie neben den „empfindsamen“ Arien ein Feuerwerk an Koloraturen, Trillern, Fiorituren und was es da sonst noch an barockem Zierrat geben mag. All das in einer spielerischen Leichtigkeit und Präzision, dass dem Publikum der Atem stockt. Höchste Gesangskunst und Raffinement, unprätentiös dargeboten. Ihr Lover Adalgiso (the good guy im Stück) wird vom argentinischen Countertenorstar **Franco Fagioli** gesungen. Die Arien dieser Farinelli Rolle sind technisch so schwer, dass es einen wundert, dass überhaupt irgendein menschliches Wesen damit zurecht kommt. Es sei nicht verschwiegen, dass sich Fagioli am Anfang hart plagt, die Stimme in der Mittellage ausufernd tremoliert und der permanente Überdruck irritiert. Nur die stupende Höhe springt sofort an. Besser einsingen wäre vielleicht keine schlechte Idee. Aber spätestens im zweiten Akt hat auch Fagioli wieder die gewohnte Fallhöhe erreicht. Das Liebesduett mit Lezhneva ist ein Hochamt an Legatokunst und sängerischem Ausdruck, auch szenisch überzeugt und rührt die zart intime Liebesszene.

Die sehr junge französische Sopranistin **Suzanne Jerosme** bringt für die gar nicht so junge Gestalt der Giuditta, Carlos Mutter, eine beträchtliche stimmliche und darstellerische Autorität auf die Bühne. Vor allem die substanzreiche Mittellage und die klar ansprechenden Höhen entzücken. Auch darstellerisch agiert Jerosme in jeder Sekunde filmreif. Ihr Sohn Carlo, also die Titelfigur, hat in der Oper gar nichts zu singen. **Alvertos Kalogeropoulos** stellt aber diesen in der Regie zuerst invalide gezeichneten Jungen (Poliostützen an den Beinen, ein weißes Brillenglas) mit so viel Natürlichkeit und glaubhaft dar (immerhin wird ihm im dritten Akt von Lottario lange das Messer an die Kehle gesetzt und mit dem Tod gedroht), dass ihm ebenso eine Palme für diese außerordentliche Leistung gebührt.

Superlative gehen auch an **Bruno de Sà**, der als Sopranist in die Rolle des Machoschufes Berardo schlüpfen darf. Der Sänger begeistert mit apertem Timbre, einer unglaublichen Leichtigkeit der Tongebung, einer enormen Musikalität und himmlisch lyrischen Phrasen. Wer nicht hinschaut, aussehenden Künstler ist eine steile Karriere vorherzusagen, zumal die Stimme perfekt in der Maske sitzt und er die Stimme frei fließen lässt. Die Diktion ist einwandfrei und erst das hohe C... Ob er ein tschechischer Pavarotti wird, als den ihn jetzt schon manche bejubeln, das wird man sehen. Last but not least ist die Mezzosopranistin **Nian Wang** als Eduige zu nennen. Auch sie verfügt über ein ansprechendes Timbre, die Gesangstechnik ist tadellos. Von Ausstrahlung und Bühnenpräsenz könnte sie noch zulegen.

Insgesamt ist dieser Abend nicht nur künstlerisch ein großes Ereignis, von dem jedes einschlägige Festival nur träumen kann, sondern markiert eine Pionierleistung in der von Corona so geschüttelten deutschen Musikszene. Während in Berlin die Opernsaison in der Deutschen Oper mit pausen- und belanglosen 90 Minuten Best of- Abenden von Aida und La Gioconda startet, zeigen Max Emanuel Cencic und sein Team in Bayreuth, wie es auch anders funktionieren kann, und das trotz der speziell in Bayern nicht gerade zimperlichen Sicherheitsmaßnahmen. Bravo!

Dr. Ingobert Waltenberger

Wo, wenn nicht hier

Im Markgräflichen Opernhaus in Bayreuth gelingt ein fulminanter Start des neuen Festivals Bayreuth Baroque.

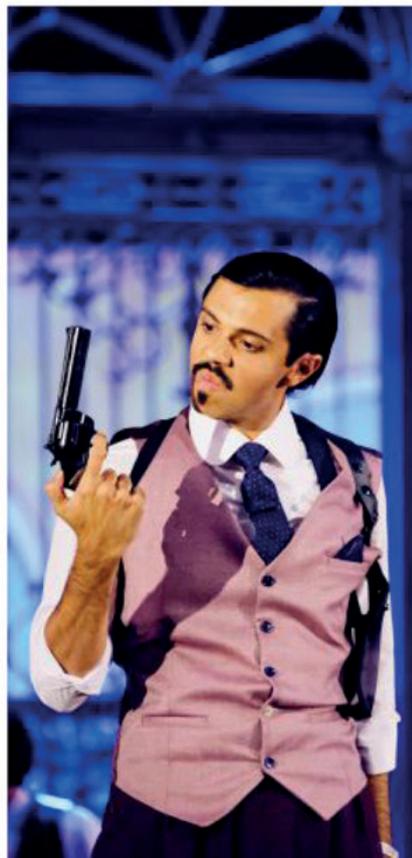
Von Joachim Lange

Fünfstunden-Opern mit zwei Pausen sind in Bayreuth die Norm, oben auf dem „Grünen Hügel“ mit Richard Wagner. Heuer fiel das aus den langsam jedermann nervenden Gründen aus. Dafür fand unten in dem Opernhaus-Juwel, das die Bayern der Schwester des Preußenkönigs Friedrich II. zu verdanken haben, ein kleines Wunder statt. Die topsanierte barocke Herrlichkeit des Markgräflichen Opernhauses diente ihrer eigentlichen Bestimmung und bot den haargenau passenden Rahmen für den Auftakt zum ersten Bayreuth Baroque Festival.

Max Emanuel Cenčić, jetzt schon Countertenor, Regisseur und Inhaber der Produktionsfirma Parnassus Arts Production, ist nun auch noch Festival-Intendant: Mit der vergessenen Opera seria „Carlo il Calvo“ (1738) des Neapolitaners Nicola Antonio Porpora (1686-1768) ist ihm ein glanzvoller Auftakt gelungen – zwar nur

für zugelassene 200 Zuschauer, aber dafür ohne personelle Ausdünnung auf der Bühne oder im Graben.

Für den wohltemperiert drängenden Sound sorgen George Petrou und sein Orchester Armonia Atenea. Cenčić hat die Ausgrabung selbst inszeniert und mit seinem Team in Athen einstudiert. Für die zwischen karibischer und mediterraner Verfall-Grandezza changierende Bühne hat Giorgina Germanou die Salons und Wintergärten gebaut und Maria Zorba mit dem Chic der Kostüme für 20er-Jahre-Eleganz gesorgt. Das ariengespickte, barocktypisch verworrene Jeder-gegen-jeden beginnt und endet mit einer üppigen Familientafel, mit diabolisch krächzendem Gelächter einer Alten im Rollstuhl zu Beginn. Und es endet mit einem vom Stuhl fallenden Familienoberhaupt – kurz nach dem unvermeidlichen, mit einer herrlich komischen Tanznummer hingewingsen fröhlichen Schluss.



Bewaffnet: Bruno de Sá als Clan-Advokat. Foto: Trautenberg

Dazwischen lässt Cenčić eine Art Telenovela mit einem Mix aus Erbschaftsstreit, Machtkampf und Liebeshändel aller möglichen Varianten ablaufen. Die machen Spaß und lassen auch dann, wenn in den Arien die Wiederholungsrunden angesagt sind, keine Langeweile aufkommen. Auf dieser üppigen, sich mehrmals wandelnden Bühne ist immer was los – im Zweifel ein Tick mehr als nötig.

In der eigentlich im Mittelalter angesiedelten Story wird bis aufs Messer um das Erbe, also die Macht gestritten. Die Übersetzung ins mafiöse Klischeemilieu funktioniert. Als Counter gibt Cenčić selbst, stilsicher wie gewohnt, den sichtbar gealterten Clanchef Lottario. Bruno de Sá fällt (als Anwalt der Familie) mit seinen atemberaubenden Sopran-Spitzentönen auf. Tenor Petr Nekoranec bemüht sich, als Bodyguard Asprando mit allen Mitteln (bis zum Versuch, den verklemmten Clanchef persönlich mit seinem Luxuskörper zu verführen)

seine eigenen Ambitionen durchzusetzen. Dass er sich als der leibliche Vater des Knaben Carlo entpuppt und bei einer zünftigen Schießerei auf der Strecke bleibt, versteht sich fast von selbst.

An der Spitze des Ensembles aber glänzen Franco Fagioli und Julia Lezhneva als Liebespaar mit Hindernissen. Fagioli demonstriert wieder einmal seine Extraklasse auf dem vokalen Koloraturhochseil in der Barockzirkus-Arena. Für das einzige Endlosduett mit der so quicklebendig wie federleicht mit ihm davon schwebenden Russin gibt es den längsten Szenenapplaus. Beifall für die beiden grandiosen Protagonisten, aber auch für Porpora. Endlich einmal wieder „richtige“ Oper, mit allem Drum und Dran. ■

Oper

Carlo il Calvo

Wh. am 5. und 8. September

★ ★ ★ ★ ★



Szenenfoto, © Falk von Trautenberg

Max Emanuel Cenčić brilliert mit Porporas 'Carlo il Calvo'

Bayreuth leuchtet

Der Countertenor, Regisseur und frisch ausgelobte Intendant Max Emanuel Cenčić hat sich mit seinem Team einen Traum erfüllen können und ‚Bayreuth Baroque‘ kreiert, ein neues ‚Alte-Musik-Festival‘, das zunächst auf drei Jahre angesetzt ist. Ein fulminantes Festival, ein grandioser Triumph, ein glückspendendes Drama-per-Musica-Wunder in düsteren Zeiten. Bravi und Standing Ovations ließen das Markgräfliche Opernhaus in Bayreuth erbeben. Stars der Alten Musik Szene traten auf, erfüllten die durch die Corona bedingte Absage der diesjährigen Bayreuther Festspiele etwas trostlos dahindämmende Wagnerhochburg mit Glamour und für die Zukunft bergenden Visionen.

Das seit 2012 zum Weltkulturerbe zählende Markgräfliche Opernhaus Bayreuth, erbaut 1748 unter der kunstsinnigen Obhut von Wilhelmine von Bayreuth nach Dresdner und Wiener Vorbild, ist ein Kleinod an prunkvoller Eleganz mit 450 Parkettplätzen, drei Logenrängen und einer von historischen Kulissen umrahmten Bühne. Nicola Porporas ‚Carlo il Calvo‘ (‚Karl, der Kahle‘), ein in der Karolingerzeit spielendes Erbschaftsschauerstück um den Kaiserthron, gab es zur prunkvollen Eröffnung. In London konkurrierte Porpora vier Jahre lang mit Händel. Leonardo Vinci, mit welchem Porpora in Neapel studierte und dessen ‚Gismondo‘ Cenčić witzigerweise am Schluss von ‚Bayreuth Baroque‘ konzertant erstrahlen ließ, galt als Porporas ewiger Rivale. In dieser Epoche bewegt sich der Zuschauer, wenn er das farbenprächtige barocke Illusionstheater in Bayreuth betritt.

Neue Ideen, virtuose Schaustücke und Kofferarien ersann Porpora 1738 in Venedig nach einem Londoner Desaster für eben jenen ‚Carlo il Calvo‘, den Cenčić nahezu ungekürzt als mafioses Kammerspiel inszeniert. Er verlegt das Stück in ein chic gestyltes 20er-Jahre-Ambiente. Am Rande bemerkt: Der rockige Barockcharleston war ein köstliches Highlight!

Höchste Interpretationskunst

Cenčić gab den Lottario, der als Pate à la Marlon Brando daherkommt. Er singt diese Partie nicht nur anrührend schön, sondern auch so, dass es betroffen macht. Er zeigt als Regisseur, dass er Sympathie für all seine Figuren hat. Sein emphatisches Gespür für zwischenmenschliche Befindlichkeiten, Neigungen und Zuneigungen lassen die fünf Stunden (plus zwei Pausen) höchster Interpretationskunst und Da-Capo-Arien mit Trillern und rasanter Bravour spannend, unterhaltsam und rasend schnell verfliegen.

Cenčić vermag es, dass das Spiel um Machtgier, blutige Ränke, Intrigen und der Mord am Schluss verpuffen und dem Zauber der Versöhnung, dem Lob der Tugend erliegen. Seine Figur hegt innige, aber versteckte Gefühle für ihren Leibwächter Asprando und gießt diese Zärtlichkeit beseelt in die Arie ‚Quando s’oscura il cielo‘. Weltstar und Countertenor Franco Fagioli brilliert vorzüglich als verklemmter Sohn des ‚Paten‘ mit traumwandlerischer Stimmakrobatik und Innigkeit in Geste und Ton. Er setzt so ein musikdramatisches Gegenwicht. Liebreizend, zutiefst menschlich gestalten er und Julia Lezhneva (Gildippe), Liebestöne glucksend, ‚Dimmi, che m’ami‘. Ein Verzehren von Liebe und Sehnen, das den Höhepunkt der Oper bildet. Eine Wonne des Augenblicks und der Glückseligkeit für Auge und Ohr!

Denkwürdig

Suzanne Jerosme (Giuditta) entlockt als Mutter des Thronerben Carlo warme gesangliche Empfindungen. Bruno de Sà ihr Liebhaber und Anwalt Berardo überzeugt als höhensicherer Sopran-Counter ebenso wie seine Verlobte Nian Wang (Eduige), die als gehorsame Tochter mit zuckersüßer Sopranpräsenz aufwartet. Die Überraschung des Abends war Petr Nekoranec (Asprando), dessen Tenor Männlichkeit und kernige Erdigkeit offenlegte. Dirigent George Petrou entfachte mit seinen hochkonzentrierten Ensemble Armonia Atenea delikate, berauschte Funken, ein lodernes emotionales Feuer. Ein fulminanter, grandioser, denkwürdiger Abend. Möge ‚Bayreuth Baroque‘ blühen und gedeihen. 2020 ist ein Schicksalsjahr für die Kunst. Corona zum Trotz ist in Bayreuth der Grundstein für ein zukunftsweisendes Festival gelegt, das vergangene und verlorene Schätze höchster barocker Gesangs- und Musizierkunst birgt, erforscht und auf der Bühne lebendig werden lässt.

Kritik von **Barbara Röder**



[Kontakt aufnehmen mit dem Autor](#)

MEMORABLE CARLO IL CALVO EN EL NUEVO FESTIVAL BARROCO

Bayreuth resplandece

Bayreuth. Markgräfliches Opernhaus. 5-IX-2020. Porpora, *Carlo il Calvo*. Max Emanuel Cencic, Franco Fagioli, Susanne Jerosme, Nian Wang, Julia Lezhneva, Bruno da Sá, Petr Nekoranec. Director musical: George Petrou. Director de escena: Max Emanuel Cencic.

UN refulgente festival, un grandioso triunfo, un feliz prodigio del *dramma per musica* en tiempos oscuros... Bravos y encendidas ovaciones inundaron la Ópera del Margrave de Bayreuth. Max Emanuel Cencic, contratenor, director de escena e intendente del Festival de Ópera Barroca, ha visto hecho realidad su sueño y ha creado su propio equipo. Con él, llena el hueco dejado por la suspensión del festival wagneriano y diseña un futuro de glamur en el que, sobre un visionario paisaje de colinas, se pueda reanimar la desconsolada ciudad de Wagner.

Estamos ante una historia de rivalidades familiares, en la que los personajes luchan por apoderarse de la herencia de Luigi il Pio, quien, habiéndose casado dos veces, tiene dos herederos, Lottario, el primero en la línea de sucesión, y Carlo, que, gracias a la intriga, cambia las cartas sobre la mesa en favor de su hijo. Cencic traslada este drama regio carolingio a un ambiente *shabby look* en la elegante Cuba de los años 20, con personajes vestidos de charleston, cabezas adornadas con plumas y pistoleros con *sex appeal* a lo Bonnie and Clyde.

Cencic acomete el papel de Lottario como un 'padrino' a lo Marlon Brando. Está conmovedor en varios pasajes. En cuanto a su labor como *regista*, destaca por su acertado manejo de los personajes, consiguiendo que el juego de la ambición, la intriga sangrienta, el embrollo y la muerte conduzcan a un final en el que todos se reconcilian mágicamente y trazan una loa a la virtud.

El resto del reparto resultó homogéneo, de alto perfil, con una perfecta dicción del italiano. Franco Fagioli (Adalgisio) supo estar a la altura de su fama.



Max Emanuel Cencic y Franco Fagioli en *Carlo il Calvo* de Porpora en Bayreuth.

Bajo la dirección escénica de Cencic, *Carlo il Calvo*, de Nicola Porpora, ha sido la suntuosa apertura de este festival, en el que a lo largo de una semana también han participado, entre otros, destacados artistas como Joyce DiDonato, Delphine Galou, Vivica Genaux o el *gambista* filósofo Jordi Savall. Cencic intervino igualmente, aunque solo cantando, en la versión de concierto *Gismondo, re di Polonia*, de Leonardo Vinci, la cual estuvo dirigida musicalmente por la violinista polaca Martyna Pastuszka.

Porpora fue un destacado maestro de canto napolitano, que adiestró a algunos de los más grandes castrados de la época, como Farinelli o Caffarelli, claros ejemplos del inigualable virtuosismo canoro de aquella época, para los que él mismo compuso diversos títulos. En Londres, Porpora mantuvo una fuerte rivalidad, entre 1733 y 1737, con Haendel. Ambos intentaron salvar la ópera italiana en un ambiente, el inglés, que no le era propicio, y ambos naufragaron en su intento. Ante aquel fracaso, Porpora decidió regresar a Italia, y en 1738 estrenó en Roma *Carlo il Calvo*.

No gozó aquí de esas arias de virtuosismo que obligan a estar en la cuerda floja permanentemente, pero jugó la carta de la expresividad, con una limpia y perfecta línea de canto. Julia Lezhneva (Gildippe), que posee una voz extremadamente melódica y musical, se exhibió con una impresionante seguridad en los agudos. Suzanne Jerosme (Giuditta) estuvo extraordinariamente expresiva tanto en la desesperación como en la furia. Convincentes, asimismo, Bruno da Sá (Berardo), sopránista al que conviene no perderle la pista, y Petr Nekoranec (Asprando), tenor de hermoso timbre.

George Petrou, con su muy baqueteada Armonia Atenea, brindó una interpretación flamígera que emocionó al público. Fue una noche brillante, grandiosa, memorable, bajo el resplandor de ese prodigio que es la Ópera del Margrave de Bayreuth..

BARBARA RÖDER



In Nicola Antonio Porporas Oper „Carlo il Calvo (Karl der Kahle)“ quält Lottario (Max Emanuel Cenčić, Mitte) Giuditta (Suzanne Jerosme), die Mutter des kleinen Carlo (Alverto Kalogeropoulos), dem Asprando (Petr Nekoranec) an die Gurgel geht.

Foto Falk von Traubenberg/Bayreuth Baroque

Der Intendant empfängt im Sonnentempel des Schlosses Eremitage zu Bayreuth: Max Emanuel Cenčić, im rosa Sakko mit rosa Krawatte überm geblühten Hemd, eine Dose mit Halspastillen stets zur Hand, begrüßt die Journalisten aus Deutschland und Frankreich zum Mittagessen unter goldverzierter Kuppel, durch deren Oberlichter der blaue Septemberhimmel schimmert – Audienz bei Fürst Max Emanuel, dem Prachtliebenden.

Doch die Flamboyance seiner Kleidung wie jene des Ortes kontrastieren rührend mit der Scheu seiner Haltung, den vollendeten Manieren, dem Zögern seiner Stimme. Wir sprechen alle überwiegend Französisch miteinander. Cenčić, in Zagreb geboren, als Wiener Sängerknabe groß geworden, heute einer der führenden Countertenöre der Welt, beherrscht die Sprache mühelos. Mit äußerster Gewandtheit erzählt er den Gästen von der Geschichte des Markgräflichen Opernhauses, das Wilhelmine von Bayreuth, Schwester des preußischen Königs Friedrich II., hat bauen lassen und das immer schon so sehr als Kleinod galt, dass man während der Pogromnacht 1938 darauf verzichtete, die Synagoge abzufackeln: Man fürchtete den Übergriff der Flammen auf das Theater. Ein irres Aneinander von Kultur und Barbarei.

Seit 2012 Unesco-Weltkulturerbe

Das Opernhaus, das auch der Grund war, weshalb Richard Wagner nach Bayreuth kam, wenngleich er sich dann von Bayerns König ein neues Festspielhaus bauen ließ, ist 2012 zum Unesco-Weltkulturerbe erklärt worden. Ein Jahr später begann die fünfjährige Sanierung, die der Freistaat Bayern sich dreißig Millionen Euro kosten ließ. Nach der Wiedereröffnung im April 2018 war im Grunde allen Menschen bei Sinn und Verstand klar, dass das größte erhaltene barocke Opernhaus der Welt – 450 Plätze im Parkett, dazu drei Logenränge und eine Bühne von 25 mal 27 Metern – wieder bespielt werden müsse. Cenčić

Psychologie des Ornaments

Max Emanuel Cenčić hebt im Markgräflichen Opernhaus Bayreuth ein neues Festival aus der Taufe: Bayreuth Baroque. Es ist umwerfend gut und verheißt für die Zukunft Großes.

nahm zusammen mit Georg Lang, dem Geschäftsführer seiner eigenen Firma Parnasus Arts Productions, und mit Clemens Lukas von Musica Bayreuth sofort Kontakt zur Stadt wie zur Bayerischen Schlösserverwaltung auf, um hier ein neues Festival im Museum zu etablieren. Dass er nach nur zwei Jahren Vorlauf ein Finanzierungs-konzept und ein Programm auf die Beine stellen konnte und das Festival jetzt trotz der Corona-Beschränkungen an den Start gehen kann, ist ein Wunder.

Cenčić hat tatsächlich die Stadt, den Freistaat und die Oberfrankenstiftung überzeugen können, ihm drei Jahre lang je knapp 1,1 Millionen Euro zur Verfügung zu stellen, um in Bayreuth, abseits von den Wagner-Festspielen, ein Festival für Barockmusik auf allerhöchstem musikalischen Niveau zu veranstalten. Allein, was dieses Jahr noch bis zum 13. September zu bieten hat – zwei Opern, Konzerte von Gesangsstars wie Delphine Galou, Joyce DiDonato, Vivica Genaux und den Auftritt des katalanischen Gambisten und Dirigenten Jordi Savall –, macht Cecilia Bartolis Salzburger Pfingstfestspielen erfolgreichste Konkurrenz.

In der Eröffnungspremiere von Bayreuth Baroque, der Oper „Carlo il Calvo

(Karl der Kahle)“ von Nicola Antonio Porpora, ist Cenčić selbst in der Hauptrolle des machthungrigen Lottario zu erleben, der den noch kindlichen Karl um sein Erbe bringen will. Zugleich führt Cenčić Regie. Er hat das Geschehen aus der späten Karolingerzeit ins Italien zwischen den beiden Weltkriegen verlegt, was der Kostümbildnerin Maria Zorba Gelegenheit zu allerlei glitzernden Charleston-Kleidern, Gesellschaftsanzügen und Cabriofahrer-Mützen gab. Die Darsteller auf der Bühne von Giorgina Germanou – einem Palast im Palmengarten – wirken dadurch freilich ein wenig wie in einer Inszenierung von „Mein Freund Bunbury“ um 1970 in Ostberlin.

Cenčić weiß als Regisseur aber, sämtliche Figuren mit Präzision, Phantasie und Timing zu führen; er nutzt kürzeste Orchesterzwischenstücke für pointierte Nebenhandlungen und stattet alle Charaktere mit Neigungen, Komplexen und Absichten aus. Giuditta (Suzanne Jerosme) pflegt ein Techtelmechtel mit Berardo (Bruno de Sá), dem Verlobten ihrer Tochter Eduige. Und Lottario selbst fühlt sich zu seinem Leibwächter Asprando (Petr Nekoranec) hingezogen. Wenn Cenčić seine Arie „Quando s'oscura il cielo“ singt, gibt er dieser unter-

drückten Neigung zugleich eine tragische Dimension und damit dem Hauptschurken des Stücks menschliche Züge.

Fünf Stunden, mit zwei Pausen, dauert die Aufführung. Sie hätte weitere Kürzungen vertragen. Aber Cenčić liegt viel an der Wahrung der Form in der barocken Opera seria; daran, dass alle Figuren ihre dramatischen Konflikte miteinander ausagieren und Arien verschiedenen Typs, lyrische wie bravouröse, singen können. Bei Tisch erzählt er anderntags, dass Porpora – der Lehrer großer Kastraten wie Farinelli und Porporino, der Rivale Georg Friedrich Händels in London, der Lehrer von Johann Adolf Hasse und der späte Arbeitgeber Joseph Haydn – die Koloratur bereits psychologisch begriffen habe: Er zeichne damit Ausnahmezustände der Seele, der Exaltation, der Hysterie nach, Momente, in denen die Psyche hyperventiliere. Tatsächlich kann man, wenn man will, in diesen Sprüngen, Trillern und Souladen das Ich im überkontrollierten sozialen Körper des Barock zittern hören.

Sensationelle Sänger

Wenn man so sensationelle Sänger wie den Countertenor Franco Fagioli (als Aladagiso) und die Sopranistin Julia Lezhneva (als Gildippe) im Ensemble hat, lässt sich die Länge der Aufführung ertragen. Lezhneva gurrte wie eine Taube und flötete wie eine Schwarzsamsel. Fagioli, den das Publikum als großen sängerischen Konkurrenten zu Cenčić wahrnimmt (was diesen wiederum freut), kann eine barocke Fülle so verblüffend mit seinem Mezzosopran mischen, dass man bei ihm am ehesten eine Ahnung von der verstörenden Wirkung einer Kastratenstimme – ein Kinderklang mit der Kraft eines ausgewachsenen Mannes – bekommt. Beider Liebesduett, von der Armonia Atenea unter der Leitung von George Petrou orchestral in entrückte Schweben versetzt, gerät zum musikalischen Höhepunkt der Aufführung. Für den Ton erotischer Melancholie, des Taumels und der Verlustangst hat Porpora zuweilen Musik gefunden, die über Hasse bis zu Wolfgang Amadé Mozart fortwirkt. JAN BRACHMANN

FESTSPIELE

BAYREUTH BAROQUE
OPERA FESTIVAL

Carlo il Calvo

5. September · Markgräfliches Opernhaus

Chapeau auf allen Ebenen! Was Counter-tenor **Max Emanuel Cencic** als Initiator des Bayreuth Baroque Opera Festivals gelungen ist, verdient größte Hochachtung. Durch dieses Festival rückt das Bayreuther Opernhaus, das sich einst Markgräfin Wilhelmine als Pendant zum Berliner Opernhaus ihres Bruders Friedrich des Großen hatte bauen lassen und das heute Weltkulturerbe ist, in den Mittelpunkt der musikalischen Barockszene, zumal Cencic es sich zum Ziel gesetzt hat, in Vergessenheit geratene Komponisten der barocken Opernliteratur neu zu entdecken.

Mit der Inszenierung von Nicola Antonio Porporas »Carlo il Calvo« („Karl der Kahle“) aus dem Jahr 1738 hat er einen Volltreffer gelandet. Er selbst zeigt sich als Multitalent. Er ist nicht nur Festivalleiter und Chef der kooperierenden Künstleragentur Parnasus Arts Productions, sondern singt auch die Rolle des Lottario, Mitkaiser Karls des Frommen, und führt ausgesprochen gekonnt Regie, legt falsche Fährten, amüsiert ungemein in den kleinen Details, die Solisten und Statisten sehr witzig umzusetzen wissen. Als Sänger weiß Cencic ganz genau, was er ihnen schauspielerisch zumuten kann, als Regisseur um die unterstützende Wirkung von Bewegungsdynamik, ironische Akzente und optische Ästhetik.

Im Team mit Bühnenbildnerin **Giorgina Germanou**, Kostümbildnerin **Maria Zorba**, Lichtdesigner **David Debrinay** und der Choreografin **Dimitra Anatonaki** entsteht ein in sich stimmiges Gesamtkunstwerk, verortet in einem patinierten Jugendstilpalais, wegen der türkisen Farben, des tropischen Gartens und ständigen Rauchens inklusive Oldtimerlimousine gut in Cuba vorstellbar, wegen der Kleider in den 1920er-Jahren.

Während der Ouvertüre enthüllt ein großes Familiendinner die Vorgeschichte. Ein Hustenanfall unterbricht die Szenerie, ein Plumps nach hinten, ein Schrei, schon ist man mitten drin in den Wirren um die Nachfolge des Familienoberhaupts, das gerade um die Ecke gebracht wurde. Historisch ist Ludwig der Fromme gemeint. Cencic macht daraus eine mafios amüsante Familienstory, in der eineinhalb Dutzend Statisten



Furioser Start des neuen Festivals in Bayreuth

Handlung und Musik mit Herzblut konterkarieren. Bei Porporas orgiastischen Arien kann sich keiner mehr still halten. Der Bub hopst auf dem Stuhl, die Damen fächeln um die Wette, die Herren mit den Hüten. Ein Liebespaar lässt die Bananenstaude wackeln. Es wird intrigiert, was das Zeug hält, entführt, gekämpft, geschossen und doch kommt wieder alles ins Lot.

Die Story ist leicht durchschaubar. Es geht um die Macht zu herrschen, koste es, was es wolle. Ludwig der Fromme hatte zunächst Lottario, den Sohn aus erster Ehe zum Mitkaiser eingesetzt, dann im Testament zugunsten des 6-jährigen Karls aus seiner zweiten Ehe mit Giuditta als Nachfolger bestimmt. Krasser könnte der Unterschied nicht sein, Lottario, von Cencic als raffinierter Taktiker im Greisenalter angelegt, trotz Stock weiten Schrittes zielstrebig voranschreitend, brutal in Worten und Taten und als verkappter Homosexueller voller Gier, im Gegensatz dazu Karl, noch ein Kind in kurzen Hosen, seh- und gehbehindert, als Herrscher undenkbar. Lottario will den Konkurrenten ausschalten. Sein Vertrauter Asprando setzt das Gerücht in Umlauf, dass Karl ein Bastard aus einer Liaison Giudittas

mit dem spanischen Fürsten Berardo sei. Durchaus möglich, denkt man, wenn man die beiden miteinander turteln sieht. Doch Giuditta will nur ihre beiden Töchter verheiraten. Mit **Nian Wang** als ältere Eduige (ihr gelingt es erst bei der zweiten Arie, ihr Stimmvolumen adäquat zu entfalten und in tieferen Tonlagen hörbar zu werden), einen Kopf größer als der Fürst, gerät das naive Paar in ironische Schieflage. Die zweite Tochter Gildippe soll Adalgiso, den Sohn Lottarios, heiraten. Schon längst heimlich füreinander entflammt, wird der Erbstreit zum Prüfstein, die Entführung Karls gibt Raum für Kampf und Schießereien. Das Gute siegt. Anlass für ein flottes Tänzchen mit Charleston-Figuren und ein Dinner. Ein Schrei – der Kampf um die Macht hört nicht auf.

Der Clou sind die atemberaubenden Arien, von Cencic bestens besetzt. Sie gehören zu den schönsten und anspruchsvollsten der barocken Opernliteratur. Jede Arie entwickelt sich zum Feuerwerk, das in den Wiederholungen mit immer neuen Varianten verblüfft und nach dem letzten Da Capo ohne Orchester noch höher, mit noch mehr raffinierten Phrasierungen und mitrei-

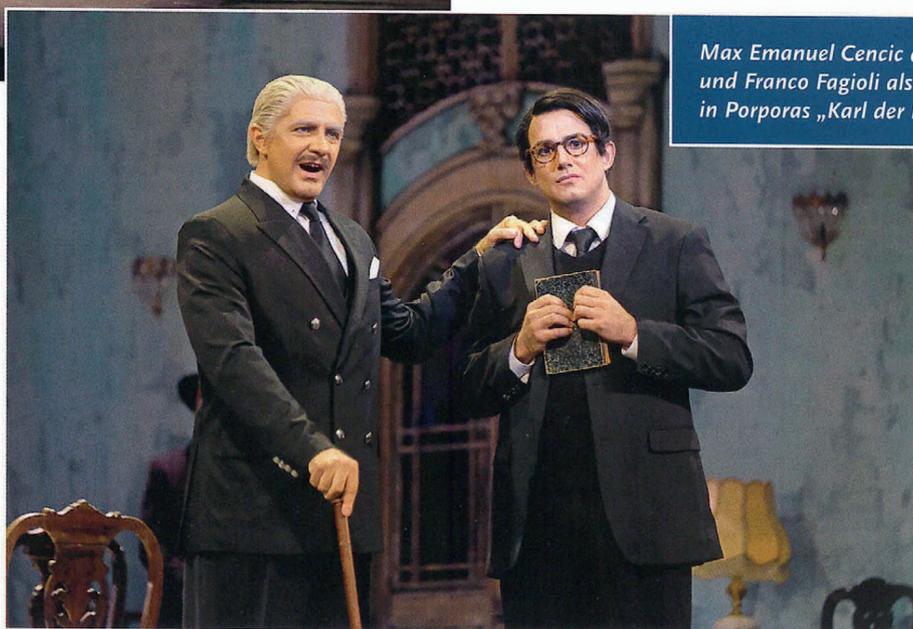


ßend tänzerischer Energie mit begeistertem Applaus honoriert wurde.

Faszinierend ist das Männerquartett. Cencic als Lottario setzt rollenadäquat auf gesangliche Resolutheit, die sich deutlich von allen anderen Stimmen abhebt. **Franco Fagioli** als Sohn brilliert zwischen Rebellion und leidenschaftlicher Liebe mit faszinierenden Spitzentönen. Sopranist **Bruno de Sá** verkörpert voller Glanz den bescheidenen, doch für die Gerechtigkeit glühenden Helden. Überaus selbstbewusst, mit erotischer Aura zeichnet Tenor **Petr Nekoranec** den intriganten Emporkömmling Asprando als Schurken, der sich nicht in die Karten schauen lässt und vor nichts zurückschreckt.

Bei den Frauen glänzt **Suzanne Jerosme** stimmlich und schauspielerisch anfangs als kokette Lebedame, berührt dann als beschützende Mutter Carlos im Schmerz nahe am Wahn kolorierend. Absoluter Höhepunkt ist **Julia Lezhneva** als Gildippe. In ihren betörenden Koloraturen werden alle Höhen und Tiefen der Liebe hörbar. Das Duett mit Franco Fagioli, das einzige in der ganzen Oper, gerät grandios.

Unter der musikalischen Leitung von **George Petrou**, als künstlerischer Leiter



Max Emanuel Cencic als Lottario und Franco Fagioli als sein Sohn in Porporas „Karl der Kahle“.

der Göttinger Händelfestspiele sehr barockerfahren, bleibt der Fokus voll auf den Solisten. Die Musiker seines Orchesters „Armonia Atenea“ unterstützen durch warme satte Klangfarben, klare Phrasierungen und tänzerische Dynamik das Bühnengeschehen sehr harmonisch und spritzig und entdecken in den Intermezzi die klangliche Vielfalt von Porporas Barockmusik.

M. Schabel

L'Olimpo del belcanto

Di Robert Quitta

La principessa Wilhelmine di Preussen, sorella di Federico il Grande, invece di diventare regina d'Inghilterra, dovette sposarsi a Bayreuth. Annoiandosi mortalmente fondò il Markgräfliches Opernhaus (Teatro dell'Opera Margraviale) dove mise in scena opere liriche da lei (musicista erudita) composte. Il Teatro, che è una meraviglia assoluta (e forse quello più bello tra i teatri storici europei), è stato restaurato qualche anno fa in maniera stupefacente.

Purtroppo il proprietario, la statale Bayerische Schloßerverwaltung, nella sua mentalità burocratica, lo voleva conservare soltanto come "museo" - senza rovinarlo di nuovo con degli spettacoli.

Tutti i melomani del mondo gridavano allo scandalo, ma ci volevano il manager musicale Clemens Lukas ed il nuovo Assessore alla Cultura di Bayreuth, Benedikt Stegmayer, per rompere questo assurdo divieto e realizzare i sogni degli amanti della lirica.

Accogliendo l'iniziativa di Max Emanuel Cencic, uno dei contratenori più famosi del mondo e della sua Casa di produzione "Parnassus", hanno dato vita ad un nuovo festival, chiamato in chiave internazionale Bayreuth Baroque. Minacciato dalla pandemia, grazie alla grinta ed al coraggio dei suoi fondatori, ha avuto luogo a settembre con qualche piccolo cambiamento (una produzione scenica di meno, solo 250 spettatori nella stupenda sala). Ed è stato subito trionfo.

Come unica produzione scenica di questo primo anno, Cencic ha scelto lo sconosciutissimo **Carlo il Calvo** di Nicola Porpora. Si sa che Porpora è stato sommo esperto della voce umana e che è stato insegnante di tutti i grandi castrati del suo tempo. E lo si sente qui in ogni nota.

Cencic, con l'intelligenza che lo contraddistingue, ha voluto circondarsi di cantanti al suo livello, se non addirittura più bravi di lui.

E così abbiamo potuto assistere a questa maratona di canto olimpico, a questa champions league di ugone virtuose, a questo summit globale di artisti fuoriclasse.

Per cinque ore siamo rimasti nel Parnaso, nel Paradiso del canto barocco.

La migliore di tutti è stata forse Julia Lezhneva nel ruolo della infelice amante, che porta il terribile nome di Gildippe. Quando canta

Bayreuth: Carlo il Calvo di Nicola Porpora al nuovo Bayreuth Baroque

la lunga Aria del piccione triste, anche tubando (come scritto nella partitura), il pubblico osa neppure fiatare.

La situazione si fa ancora più estrema quando canta l'unico duetto dell'opera, finalmente unita con il suo amante, Adalgiso (lo strepitoso Franco Fagioli nella micidiale parte scritta per il mitico Farinelli, che ovviamente doveva avere quattro polmoni, a giudicare da quello che si sente).

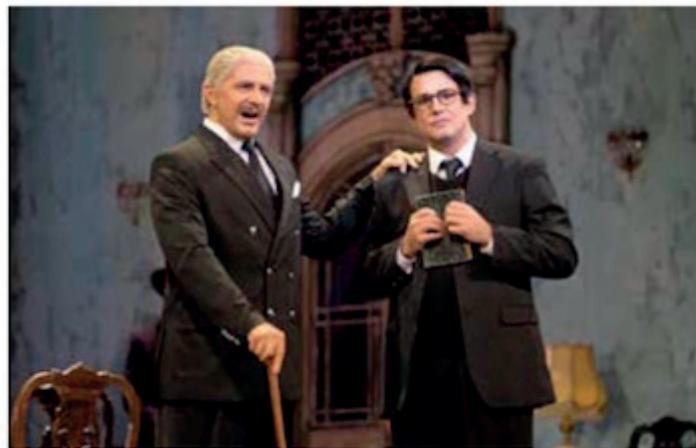
Non esiste un duetto d'amore più bello nella letteratura lirica (neanche "Pur ti miro")...ed avremmo tutti voluto che non finisse mai. Cencic ha curato anche la regia ed ha situato l'azione (originalmente nel Medio Evo) in una specie di Cuba postcoloniale e decadente. Non si capisce bene perchè...ma la scelta non nuoce. Soprattutto questo setting aiuta Cencic a rendere la messinscena più appetibile e divertente senza forzare i protagonisti di quest'opera ad azioni inutili. Riesce a raccontare la storia utilizzando co-protagonisti e comparse. E le lussuose scene di Giorgina Germanou fanno venire subito la voglia di prendere il prossimo aereo per Cuba...

Cencic veste il ruolo del cattivissimo Lottario e canta impeccabilmente come sempre (solamente non si capisce perchè si è fatto truccare come un vecchio, privando il personaggio della sua pericolosità e del suo erotismo).

George Petrou dirige il suo Complesso, Armonia Atenea, per cinque ore senza mostrare mai il minimo segno di stanchezza o debolezza. Ammirabile.

Due buone notizie: in una versione concertante accorciata a due ore (che sorprendentemente non è meno impressionante) *Carlo il Calvo* farà un tour europeo - Vienna, Amsterdam etc.

Questa produzione incredibile ed inverosimile (sicuramente la più bella di quest'estate segnata dal Covid) sarà ripresa l'anno prossimo per la seconda edizione di Bayreuth Baroque...Una volta nella vita si deve vederla!



KUDANIGUT IN TRIULNPFILL

Mit Bayreuth Baroque bekommt die Wagner-Stadt ihr zweites Festival. Das fand trotz Corona mit einem vor allem sängerisch prächtigen *Carlo il Calvo* von Nicola Antonio Porpora statt.

Von Andreas Berger



Der Herbst des Patriarchen:
Max Emanuel Cencic als Lottario.

Endlich wieder Festspiele in Bayreuth. Wagners Festspielhaus blieb zwar in diesem Sommer dicht, dafür aber wurde Anfang September ein funkelndes neues Festival im jüngst renovierten Markgräflichen Opernhaus eröffnet: Bayreuth Baroque. Ein passenderer Schauplatz ist dafür weltweit kaum zu finden als dieses barocke Unesco-Weltkulturerbe. Doch schwer genug hatte es der Countertenor Max Emanuel Cencic als Intendant bei diesem ersten Festivaldurchgang. Unter wieder verschärften Sicherheitsbedingungen konnten plötzlich nur halb so viele Karten zur Verfügung gestellt werden. Er konnte froh sein, dass Joyce DiDonato bereit war, ihr Gala-Programm gleich zweimal hintereinander zu geben. Sie brachte mit keck zurückgeworfenem Kopf und viel rauschender Robe schließlich auch einen Hauch Glamour nach Oberfranken.

Begleitet von Il pomo d'oro unter Francesco Corti sang sie mit ihrem hochvariablen, aber grundsätzlich sehr kraftvollen Mezzo ein kontrastreiches Programm. Zentral die Arie „Addio Roma“ aus Monteverdis *Krönung der Poppea* mit dem dreifach gesteigerten „Ach“ als Einstieg im Piano, exzentrischer Entwicklung, vorübergehender Erweichung und herzerreißenden „Roma“-Rufen zum Schluss. Ein ganzes Schicksal in einer Arie. Auch in Hasses Arie der Kleopatra gibt sich DiDonato energisch, Koloraturen werden beiläufig passiert im Sinne einer charakterlichen Erregung, die auch vor schroffen Tönen nicht zurückschreckt. Aber die Sängerin zeigte dann in Händels Kleopatra-Klage auch die weiche tiefe Fülle ihrer Stimme im getragenen „Piangero“. Klar, dass sie Ovationen erntete.

Hätte man sie doch auch für die Partie der Giuditta in der Opernproduktion des Festivals gewinnen können! Nicola Antonio Por-

poras *Carlo il Calvo* behandelt die mittelalterlichen Streitigkeiten um das Erbe Ludwigs des Frommen. Lottario, der Sohn aus erster Ehe, will die Ansprüche seines Stiefbruders Carlo aus der zweiten Ehe mit Giuditta nicht anerkennen. Da der noch ein Kind ist, legt sich seine Mutter Giuditta für ihn ins Zeug. Suzanne Jerosme bringt einen feinen, koloraturflinken Sopran mit, typgerecht erreicht sie viel durch Erotik. Doch stimmlich würde man sich bei dieser machthungrigen Taktiererin doch etwas mehr dramatische Power wünschen.

Ihr Gegenspieler Lottario ist schon etwas im Abendrot der Macht, was gut zu Cencics eher dunkel timbriertem Countertenor passt. Er führte auch selbst Regie und hat die familiären Intrigen in die Zeit des Art déco kurz nach 1900 verschoben. Da sitzt die ganze mafiose Familie am üppig gedeckten Tisch, als der Ahnherr Ludwig tot hintüberkippt. Das ausgiebige Lachen der Oma zeigt schon, dass Cencic bereit ist, der Handlung auch eine heiter-scurrile Seite abzugewinnen. Er selbst siedelt die Story auf einer kubanischen Hacienda an, hier prangen Palmengärten, und ein Oldtimer fährt vor. Die Ausstattung von Giorgina Germanou ist detailreich und prächtig.

Genauso gut aber kann man sich Cencics Lottario als ergrauten sizilianischen Paten vorstellen, zumal seine Auffassung der Figur des perfiden Intriganten Asprando an den verführerischen Jüngling in Pasolinis Film *Teorema* erinnert. Der macht sich politisch unentbehrlich und bezirzt die gesamte Familie. Erst rückt er Lottarios Sohn Adalgiso zu Leibe, und als er Lottarios väterliche Geneigtheit spürt, wird er auch hier körperlich anzüglich. Zwar erntet er zunächst eine Ohrfeige, aber dann gibt sich der altgewordene Held doch seinen lange verdrängten



Endlos schöne Stimmgirlanden: Julia Lezhneva (Gildippe) und Franco Fagioli (Adalgiso).

Gefühlen hin und sinkt an Asprandos muskulöser nackter Brust hernieder. Die hat es anschließend auch Giuditta angetan. Cencic hat sich hier etwas einfallen lassen, um die Intrige psychologisch auszufüttern. Und Petr Nekoranec singt den provokanten Beau mit makellosem Tenor, lyrisch fein und markant.

Am Ende behalten Adalgiso und seine Geliebte Gildippe, Giudittas Tochter, mit ihrer von Liebe und Gerechtigkeit getragenen Moral die Oberhand und versöhnen die verfeindeten Familienzweige. Franco Fagioli und die virtuose Sopranistin Julia Lezhneva verschmelzen dabei in endlos schönen Stimmgirlanden zum einzigen Duett des langen Abends. Während Lezhneva auch mit gedeckten Farben spielt, in die Tiefe springen und bei der Tauben-Arie geradezu lautmalerisch gurren kann, neigt Fagioli bei sehr weiblicher Stimmfarbe in der dramatischen Emphase zu etwas hysterisch ausgreifenden Tönen. Dass er unter einem brutalen Angriff noch Koloraturen singen soll, ist ein Fehlgriff der Regie.

Als jugendlicher Liebhaber wäre vielleicht der Counterkollege Bruno de Sá überzeugender gewesen, dessen balsamisch weiche Sopranstimme mit blütenrein schwellenden Tönen auch etwas Draufgängerisches hat. Hier darf er nur Giudittas geheimen Liebhaber Berardo spielen, mit der er beim Tee obszön die Löffel leckt. Der Regisseur Cencic kostet solche Gelegenheiten zu Erotik und manchmal slapstickhafter Komik konsequent

aus, um die langen Arien aufzupeppen. Wenn aber die Bodyguards zehn Minuten lang mit den Waffen fuchteln oder sich im Schritt kratzen müssen, könnte man doch überlegen, einige Dacapos besser zu streichen. Die stimmlichen Schönheiten könnten auch bei nur einer Wiederholung ausreichend glänzen. Virtuosität ist bei Porpora reichlich gefragt, doch zu Ensembleszenen dringt er nicht vor.

Am Ende wird der fragile Knabe Carlo vom Stiefbruder Adalgiso von seinen Prothesen befreit und auf diese Weise wundersam geheilt. Dank dieser neuen Achtsamkeit beginnen bessere Zeiten – let's hope. Zu den flotten Rhythmen von Armonia Atenea unter George Petrou legen alle, inklusive der wunderbar typisierten Statisten, einen sehr unterhaltsamen Charleston aufs Parkett. Freilich hätte man die Handlung noch näher an unsere Gegenwart heranholen können, um zeitlose Relevanz zu zeigen. Autokraten sind ja wieder modern.

Konzerte, u.a. mit Jordi Savall und Vivica Genaux, sowie ein konzertanter *Gismondo* von Leonardo Vinci ergänzten das Startprogramm eines Festivals, das nirgends besser hinpasse würde. Bayreuth hat nun zwei Spezial-Festspielhäuser. ■

Porpora: Carlo il Calvo
Premiere am 3., besuchte Vorstellung am 5. September 2020
Mskl. Leitung: George Petrou, Inszenierung: Max Emanuel Cencic,
Bühne: Giorgina Germanou, Kostüme: Maria Zorba
Max Emanuel Cencic (Lottario), Franco Fagioli (Adalgiso), Suzanne Jerosme (Giuditta), Nian Wang (Eduige), Julia Lezhneva (Gildippe), Bruno de Sá (Berardo), Petr Nekoranec (Asprando)

Sur les ondes lyriques en septembre 2020

Par Marie-Laure Machado | sam 05 Septembre 2020 |

Actualité

« Quoiqu'il advienne, nous serons là » semble nous dire, en bloc, notre monde lyrique. La mecque du baroque se crée à Bayreuth, les casts vocaux sont des plus flambants, avec cascades de vitamines musicales à Orange, casinos virtuels, reines magnétiques ou princesse d'opérette, des ondes lyriques de septembre ô combien émouvantes.

Dernière minute

Vous trouverez les « Dernière minute », une fois par semaine, dans notre rubrique « Brèves ».

► [Du mardi 8 au lundi 14 septembre, sur facebook-BayreuthBaroque](#) : [Delphine Galou](#) (20h30 CET, 8 septembre) – Porpora, « *Carlo II Calvo* » (20h30 CET, 9 et 10 septembre, en 2 parties) - Vinci, « *Gismondo, Re di Polonia* » (18h CET, 11 septembre, concert) - [Vivica Genaux](#) (21h30 CET, 12 septembre) – [Romina Basso](#) (20h30 CET, 13 septembre) – [Jordi Savall](#) (20h30 CET, 14 septembre) – [et 8 septembre, 18h CET, BRKlassik-radio](#) : « *Carlo II Calvo* » [et aussi 11 septembre, 18h CET, BRKlassik-streaming, BRKlassik-radio](#) : « *Gismondo, Re di Polonia* » - Festival Bayreuth Baroque, directs 2020



Il y a maintenant deux mecques à Bayreuth : celle des pèlerins, chercheurs d'anneaux d'or wagnérien, et celle des dévots aux plus débordantes rococoteries musicales, que le « Bayreuth Baroque Opera Festival » s'adonne à créer pour eux, à partir de cette année. Si flux continus et leitmotifs du génial Wagner restent sur la colline verte mais bigrement sacrée, virtuosités opulentes, ornements torrentielles comme voluptueuses volutes de *l'opera seria* et autres œuvres des 17 et 18èmes baroques retournent à l'un des plus éblouissants théâtres de style rococo, l'Opéra des Margraves (1748), que fit construire **Frédérique Sophie Wilhelmine de Prusse**, grande mécène des arts et compositrice. Concrétisant un de ses rêves, le formidable contre-ténor **Max-Emmanuel Cenčić** a composé un programme passionnant de récitals ou concerts à thèmes et d'opéras, retransmis en grande partie en facebook-live, avec des baroqueux des plus distingués, dont **Franco Fagioli**, **Julia Lezhneva**, **George Petrou**, **Yuriy Mynenko**, **Aleksandra Kubas-Kruk**, pour ne citer qu'eux... Longue vie au Bayreuth Baroque ! Distributions et détails sur le [site du festival](#).

Carlo il Calvo - Nicola A. Porpora

Bayreuth leuchtet

Max Emanuel Cenčić brilliert mit Porporas 'Carlo il Calvo'

Der Countertenor, Regisseur und frisch ausgelobte Intendant Max Emanuel Cenčić hat sich mit seinem Team einen Traum erfüllen können und ‚Bayreuth Baroque‘ kreiert, ein neues ‚Alte-Musik-Festival‘, das zunächst auf drei Jahre angesetzt ist. Ein fulminantes Festival, ein grandioser Triumph, ein glückspendendes Drama-per-Musica-Wunder in düsteren Zeiten. Bravi und Standing Ovations ließen das Markgräfliche Opernhaus in Bayreuth erbeben. Stars der Alten Musik Szene traten auf, erfüllten die durch die Corona bedingte Absage der diesjährigen Bayreuther Festspiele etwas trostlos dahindämmernde Wagnerhochburg mit Glamour und für die Zukunft bergenden Visionen.

Jetzt [die komplette Kritik](#) bei [klassik.com](#) lesen.

Barbara Röder, 05.09.2020

Carlo il Calvo

Nicola A. Porpora

Veranstalter: Bayreuth Barock Opera Festival

Datum: 05.09.2020

„CARLO IL CALVO“ – 5.9. (Pr. 3.9.) – Koloraturwettbewerb der Countertenöre!

Endlich wieder Oper! war nach einem halben Jahr Corona-bedingter Abstinenz angesagt. Endlich haben die Entzugserscheinungen ein Ende! Endlich wieder eine Aufführung LIVE!

Zu verdanken haben wir dies dem berühmten Countertenor **Max Emanuel Cencic**, der dieses Festival – man muss wohl sagen – durchgesetzt hat. Natürlich unter den einschlägigen Auflagen. Statt der vorgesehenen 490 Besucher durfte nur etwa die Hälfte ins Opernhaus. Das war so nicht geplant und man verlor die übrig gebliebenen Sitzplätze – streng auf Abstand – unter den ursprünglichen Karteninhabern.

Wir gehörten zu den handverlesenen Glücklichen und kamen so in den Genuss dieser wunderbaren Oper von **Nicola Antonio Porpora: „CARLO IL CALVO“**, also banal: Karl der Kahle. Er war übrigens nicht haarlos, sondern „kahl“ im Sinne von besitz- und landlos. Porpora war Zeitgenosse und Rivale Händels und damals mindestens genauso berühmt, leitete er doch das konkurrierende Opernhaus des Adels in London – und dies überaus erfolgreich, denn er hatte u. a. Trümpfe wie den weltberühmten Farinelli (bürgerlich: Carlo Broschi) unter Vertrag. Die Oper beruht im Wesentlichen auf historischen Gegebenheiten. Allerdings ist in einer Barock-Oper immer ein Liebespaar angesagt: Adalgiso (Lotarios Sohn) und Gildippe (zweite Tochter Giudittas / Carlos Mutter und des Königs von Schweden).

Aber nun zurück ins 9. Jahrhundert, so kurz nach Karl dem Großen. Ludwig der Fromme ist gestorben, aber vorher hat er sein Testament, das seinem Sohn Lotario die Herrschaft gesichert hätte, revidiert und den 6-jährigen Sohn seiner zweiten Frau Giuditta, nämlich besagten Karl, zum Erben



Max Emanuel Cencic und Franco Fagioli - Koloraturwettbewerb der Countertenöre

eingesetzt. Verständlicherweise ist Lotario darüber recht ungehalten und sinnt auf Korrektur des väterlichen Lapsus. So lässt er seinen Vertrauten Asprando das Gerücht in die Welt setzen, dass Karl eigentlich leiblicher Sohn des Berardo, mutmaßlicher Geliebter der ungetreuen Giuditta sei.



Suzanne Jerosme, M.E. Cencic, Petr Nekoranec, Klein-Carlo (Alvertos Kalogeropoulos) (beide © Falk von Traubenberg)

Nicht schlecht: Giuditta befiehlt ihrer Tochter Gildippe, sich von Adalgiso zu lösen und ihrer Tochter Eduige, sich mit Berardo zu verloben. Bei der geplanten Thronbesteigung des (kleinen) Karl befiehlt Lotario seine Wachen, Giuditta und Karl zu töten. Adalgiso geht dazwischen. Auch Asprando stellt sich zum Schein auf Giudittas Seite, nutzt aber die Gelegenheit, Karl zur „Flucht“ zu verhelfen. In Wirklichkeit ist er jetzt Lotarios Geisel. Er verlangt von Giuditta, ein Dokument zu unterzeichnen, dass Karl nicht Ludwigs Sohn sei, andernfalls... Aber wieder geht Adalgiso dazwischen und schafft es tatsächlich, seinen Vater zur Einsicht seiner bösen Taten zu bringen und Karl als rechtmäßigen König (später sogar Kaiser) anzuerkennen. Angenehmer Nebeneffekt: Adalgiso kriegt Gildippe. Sehr sängerfreundlich inszeniert von **Max Emanuel Cencic** in schöne Bühnenbildern von **Georgina Germanou**. Eigentlich ist es ein Einheitsbühnenbild eines, ja, italienischen Palastes, der durch geschicktes Ändern des Interieurs auf die Erfordernisse der jeweiligen Szene eingestellt wird. Gesungen haben alle ganz fabelhaft: **Cencic** selbst übernahm die Partie des Lotario und der Countertenor **Franco Fagioli** war ein fast noch besseres Adalgiso, nicht zu vergessen der dritte Countertenor im Bunde: **Bruno de Sá** als überzeugender Berardo. Und wer war nun der Sieger des Koloraturwettstreits? Schwer zu sagen, aber ich würde die Goldmedaille doch – mit hauchdünnem Vorsprung – Franco Fagioli verleihen. Virtuosität und Hörensicherheit in perfektester, ja atemberaubender Vollendung. Da mussten sich die Damen, **Suzanne Jerosme** als Giuditta, **Nian Wan** als Eduige und **Julia Lezhneva** als Gildippe mächtig ins Zeug legen, um mit den hohen Stimmen der Herren mithalten zu können. So fiel der tolle Teno **Petr Nekoranec**, stimmlich richtig aus dem Rahmen.

George Petrou führte die **Armonia Atenea** in barocker musikalischer Perfektion durch das fünfstündige Meisterwerk der Virtuosität. Riesenbeifall für alle, vielleicht ein bisschen mehr für Franco Fagioli. Glanzleistung – und natürlich für Klein-Carlo (6 Jahre alt): **Alvertos Kalogeropoulos** – musste nichts sagen und auch nicht singen.

„CARLO IL CALVO“ von Nicola Antonio Porpora
(konzertant) – 20.9. Barocker Extremsport für geläufige Gurgeln

Das kommt in der Operngeschichte vermutlich sehr selten vor: Die Titelfigur CARLO IL CALVO (Karl der Kahle) ist eine stumme Knabenrolle. Carlo il Calvo ist ein Nachzügler aus zweiter Ehe in der karolingischen Erbfolge Ludwigs des Frommen. Wenn es ums Erben geht, ist das immer kompliziert und konfliktrichtig. Ludwig der Fromme hat zweimal geheiratet. Sohn Lottario (**Max Emanuel Cenčić**) aus erster Ehe wird bei der Teilung des Reiches zum „Mitregenten“. Die 2. Frau, Giuditta (**Suzanne Jerosme**) bringt Ludwig aber dazu, das Testament zu ändern und den damals 6-Jährigen Carlo zum Herrscher jener Gebiete zu ernennen, die er Lottarios Erbe wegnahm. Damit: Machtgerangel, Hass, Todfeindschaft zwischen den verschiedenen „Clans“, wie man heute sagen würde, ergeben eine barocke Oper, angereichert mit 2 Liebesgeschichten. Adalgiso, der Sohn Lottarios (**Franco Fagioli**), ist in Gildippe, Tochter Giudittas (**Julia Lezhneva**), verliebt. Und die andere Tochter Giudittas, Eduige (**Nina Wang**), verschaut sich in den smarten Anwalt der Familie, Berardo (**Bruno de Sá**). Die Liebenden geraten in die Fronten Lottarios und in einen veritablen Stiefmutterkrieg.

Das Ganze in 3 Akten, 34 Szenen und einer schier unendlichen Perlenkette an Arien-Aneinanderreihungen. Wie immer ein spätes *lieto fine*. Das 40. Opernwerk von Nicola Antonio Porpora (1686-1769) fand übrigens 1738 in Rom seine Uraufführung.

Cenčić hat auch als Regisseur Furore gemacht und brachte das Werk vor wenigen Wochen zu einer offenbar äußerst erfolgreichen szenischen Aufführung, wie verschiedentlich zu lesen war. Ort: das Bayreuth Baroque Festival und das Markgräfliche Opernhaus Bayreuth. Für eine konzertante Wiedergabe machte man nun auch in Wien Station. Ohne die Titelfigur, die begrifflicherweise für das Arienkonzert nicht mitreiste...

Aufgrund der aktuellen Covid-19-Situation wurde eine komprimierte Version präsentiert. Um auf eine pausenlose Vorstellung zu kommen, wurden sämtliche Rezitative sowie 5 Arien gestrichen. Man kam damit auf 2 Stunden und 20 Minuten Spielzeit.

Es wurde also eine Arien-Gala mit 3 Superstars der Barockszene und 4 höchst erfreulichen Newcomern. Man tat gut daran, die Details der typischen Intrigen, Verwicklungen, Liebeswirrnisse,... in einer „schrecklich netten Familie“ außen vor zu lassen.

Für die Barock-Enthusiasten schien ohnehin musikalischer Extremsport für geläufige Gurgeln den Abend auszumachen. Man war schier aus dem Häuschen über all die Wunderwerke des Ziergesangs: Irrwitzige Koloratur-



Julia Lezhneva - wertet jede noch so anspruchsvolle Rolle auf! (© Emil Matveev)

kaskaden, halbsbrecherische Intervallsprünge, sozusagen in sängerischer Bungee-Jumping-Manier, langer Atem bei den unendlich anmutenden Legatobögen, wildes „affetuoso“ mit atemberaubenden Registerwechseln und Tönen, die bei Zornesarien wie Blitze daherkamen. Schmachten, Seufzen, Klagen, ein Feuerwerk an Fiorituren und Trillern, alles in circensische Kehlkopf-Kunststücke gegossen.

Mir geht es bei aller Bewunderung für Akrobatisches aber auch immer wieder so: Ein Übermaß bewirkt dann auch eine Einförmigkeit. Nach 6, 7 Bra-

vourstückeln hintereinander sehne ich mich nach einem dramatischen Rezitativ, nach vielen Soli wäre auch einmal ein Duett oder ein Ensemble schön. Im gegenständlichen Fall kommt ganz zum Schluss endlich ein Lieto fine-Liebesduett (Adalgiso kriegt sehr spät seine Gildippe!). Es wird prompt zum absoluten und besonders bejubelten Highlight des Abends, auch, weil hier hinter der glänzenden Stimmband- und Kehlkopfabrobatik Seele spürbar war in Porporas Musik.

Max Emanuel Cenčić (immer mehr in Altus-Regionen unterwegs) war der um Erbteil und Macht gebrachte, rachsüchtige Bösewicht Lottario. Er hat die vielleicht farbenreichste Stimme des Abends für den Bösen: Cremige Schmeichelvaleurs in der Mittellage, dramatische, bedrohliche Schärfe für den Hass. An diesem Abend war er überdies bestens disponiert.

Franco Fagioli war in der Farinelli-Rolle jeder Zoll der Liebhaber, der „Gute“. Und so überhaupt nicht schwachsinnig, wie von seinem Bühnenvater Lottario denunziert! Mit stratosphärischer Brillanz kommen seine



Max Emanuel Cenčić (© Pressefoto Bayreuth/Lutz Rajchert)

Höhenexzesse, als wäre derlei das Leichteste auf der Welt. Beim Liebesduett verschmilzt er mit dem Wundersopran der **Julia Lezhneva** auf faszinierende Weise. Wie die Lezhneva überhaupt für mich die schönste Stimme des Abends war. Derzeit vermutlich konkurrenzlos in allem, was ein barocker Sopran an warmen Stimmfarben, apertem Timbre, federleichter Beweglichkeit und humanem Grundton hergibt.

Ja, und noch ein 3. Counter (die gibt es mittlerweile wie Sand am Meer) war zu bestaunen: Der blutjunge Brasilianer **Bruno de Sá**. Der Sopranist mit dem glockigen Knabentimbre (aber zugleich mit stupenden Kraftreserven) nahm das Publikum mit seraphischen Tönen, aber auch mit ironisch-neckischem Ausdruck für sich ein (der Berardo ist ja auch ein ziemlich windiger Typ!).

Die Damenwelt war weiters vertreten durch **Suzanne Jerosme** (fabelhaft als stimmlich attraktive Stiefmutter Giuditta mit auch in diesem Rahmen starker Bühnenpräsenz) und dem weichen Mezzosopran **Nina Wang** als fügsame Tochter.

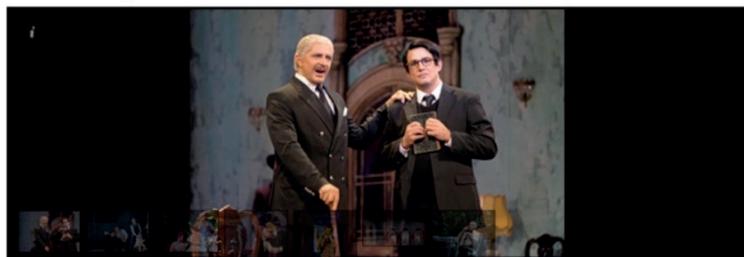
Den Tenor (und Intriganten, der im Auftrag Lottarios Gerüchte streut, er heißt **Asprando**) hat Porpora recht stiefmütterlich behandelt. Vom jungen tschechischen Newcomer **Petr Nekoranec** (beweglicher Tenor mit charakteristischen Farben) hätte man gerne mehr gehört.

Gewohnt superbes, elastisch-federndes und schwungvoll-akzentuiertes Spiel kommt von der griechischen Formation **Armonia Atenea** unter der temperamentvollen Leitung von **George Petrou**.

Die Aficionados schwelgten.

Karl Masek

Quand l'opéra réenchante le monde



Carlo il Calvo - Bayreuth

Par Bernard Schreuders | ven 11 Septembre 2020 | Imprimer

« Et le miracle advint » avions-nous d'abord titré, tant l'événement paraît extraordinaire. La naissance du **Bayreuth Baroque Opera Festival** constitue un réjouissant pied de nez à l'adversité et résonne aussi comme un message d'espoir pour tous les musiciens, artisans et techniciens impliqués dans la genèse du spectacle vivant. L'aboutissement d'un tel projet ne doit évidemment rien à la conjonction des astres ni à une quelconque intervention divine, au contraire : il couronne avant tout le travail d'une équipe fortement soudée et fédérée par une personnalité hors du commun. La récréation moderne de *Carlo il Calvo* (1738), en particulier, n'aurait sans doute jamais vu le jour sans la ténacité de **Max Emanuel Cenčić**, directeur artistique de cette nouvelle manifestation, metteur en scène et interprète de l'ouvrage de Porpora qui se déploie dans un cadre de rêve. Jouer dans le sublime opéra des Margraves (1748), joyau du baroque tout en bois sculpté et doré, représente à n'en pas douter une forme de consécration pour le contre-ténor et producteur auquel nous devons quelques-unes des redécouvertes les plus excitantes de ces dernières années.

Max Emanuel Cenčić avait déjà retenu trois extraits de *Carlo il Calvo* pour son récital « *Porpora* » publié en 2018 à l'occasion du 250^e anniversaire de la disparition du compositeur. Il confesse d'ailleurs être davantage séduit par la partition que par le livret. L'action nous plonge dans les querelles intestines de la descendance de Charlemagne, après l'éclatement de son empire. Louis le Pieux s'éteint brutalement après avoir désigné comme successeur Charles le Chauve (Carlo), un garçon de six ans que lui a donné sa seconde épouse, Judith (Giuditta), mais Lothaire (Lottario), né du premier lit, refuse de perdre le trône. Entre temps, Asprando, son âme damnée, a fait courir le bruit que Carlo serait le fruit d'une liaison adultérine de Giuditta avec son confident, Berardo. L'usurpateur brandit ce prétexte pour contester la succession et ordonne à ses hommes d'exécuter la mère et l'enfant quand s'interpose son propre fils, Adalgiso, promis à Gildippe, la fille de Giuditta. La transposition dans le Cuba des années 20 fait sens : la mère de Carlo a tout d'une *mamma latina*, qui défend farouchement sa progéniture, et les factions franques s'apparentent à bien des égards à des clans mafieux. Et surtout, elle fonctionne remarquablement bien car les relatives faiblesses du drame semblent avoir stimulé l'imagination du metteur en scène qui imprime à chaque tableau sa juste énergie et relance constamment le discours.



Max Emanuel Cenčić (Lottario) © Falk von Trautenberg

Bien qu'il souhaite actualiser l'*opera seria*, Cenčić demeure féru d'histoire et convoque les frères de Lothaire (Louis de Bavière et Pépin d'Aquitaine), flanqués de leurs familles – gardes du corps et domestiques aux physiques typés complétant cette foule bigarrée. Le plaisir des yeux ne tient pas seulement au décor luxueux et en même temps décati (*Giorgina Germanou*) ni aux atours et costumes fort seyants (*Maria Zorba*) qui habillent tout ce petit monde. Il naît aussi des figures délicieusement croquées – cet abbé onctueux à souhait ! – et des véritables gueules de cinéma qui animent des saynètes réglées au cordeau. Certains figurants deviennent des personnages à part entière, à l'instar de l'épouse de Lottario, jouée par la danseuse **Marianna Roussou**, dont les traits et le port de reine rappellent irrésistiblement l'actrice et mannequin Marisa Berenson. Avec le concours de solistes très investis, Max Emanuel Cenčić parvient à mettre en lumière l'ambiguïté des protagonistes et s'il lui arrive d'extrapoler, les libertés qu'il prend ne contredisent jamais l'intrigue.

Nul n'est innocent ni formé d'un seul bloc dans sa vision de *Carlo il Calvo*, même les méchants ont leurs fêlures et se révèlent vulnérables. Lottario ne peut résister à l'appel de la chair et enlace le torse nu d'Asprando, qui a également usé de ses charmes auprès de Giuditta. Quant à cet intrigant sans scrupule, il se retrouvera au bord de la folie, luttant contre les remords. Il faudrait relire le livret et assister à plusieurs représentations pour apprécier chaque détail de cette lecture foisonnante et enjouée.

Maître de chant de stars telles que Farinelli ou Cafarelli, Porpora développe une écriture plus sophistiquée et variée que celle d'un Vinci et dont *Carlo il Calvo* offre quelques brillants échantillons. Rome oblige, la création réunissait en 1738 un plateau exclusivement masculin et dominé, en matière de pyrotechnie, par le titulaire d'Adalgiso, Lorenzo Ghirardi. Même s'il paraît d'abord légèrement fatigué et que le suraigu manque de liberté, l'abattage de **Franco Fagioli** reste éblouissant et nous amène à reformuler cette question maintes fois posée : quel autre gosier masculin pourrait relever le défi ? Son numéro à la fin du deuxième acte est un tube en puissance, à l'égal du « *Vo solcando il mar* » d'*Artaserse*. Certes, Franco fait du Fagioli, louchant entre autodérision et exhibitionnisme (probable clin d'œil aux excentricités des *divi d'hier*), mais les *dilettanti* les moins réceptifs à son art pourraient se surprendre à oublier leurs préventions en écoutant son duo avec **Julia Lezhneva**, vaste pièce d'une suffocante beauté que les artistes portent à l'extase. Flexibilité imparable et trille généreux, cette dernière rend justice au rôle taillé sur mesure pour un autre élève du Napolitain, Porporino. Si le public se déchaîne après un numéro de bravoure emprunté à *Siface* dont l'irrésistible ritournelle vire au charleston, l'interprète a mûri et son lyrisme s'épanouit, comme en témoigne la magistrale conduite d'un *lamento*, certes galant, mais dont les dernières notes à *cappella* nous font chavirer.



Julia Lezhneva (Gildippe) et Franco Fagioli (Adalgiso) © Falk von Trautenberg

Impayable en parrain singulièrement roublard – quelle éloquence dans un simple regard ! –, Max Emanuel Cenčić incarne l'arbitre des élégances, admirable de concentration et d'une sobriété touchante quand le vieux lion baisse la garde (« *Quando s'oscura il cielo* ») avant de rugir avec une vaillance qui n'a rien à envier à ses cadets. A l'instar des castrats qui importaient leur page favorite dans de nouvelles productions, le contre-ténor se lance dans les traits impérieux du « *Se tu la reggio* » d'*Ezio* – il l'a mérité et ils sont parfaitement en situation. Giuditta hérite du soprano ferme et délicatement charnel de **Suzanne Jerosme**, autre championne de la métamorphose, méconnaissable et totalement crédible en maîtresse femme. Bien que la tessiture fort centrale du rôle lui entrave les ailes et nous prive trop souvent de sa lumière, elle lui confère toute la vigueur et l'autorité voulues et retient l'attention dès son premier air, parant la section B d'inflexions et de demi-teintes éminemment suggestives. L'éther, en revanche, **Bruno de Sà** (Berardo) s'y envoie avec une aisance déconcertante. L'émission rivalise de naturel et de fraîcheur avec le jeu scénique et la grâce de l'artiste, à nulle autre pareille chez les sopranos masculins, ne laisse pas de fasciner. Il y a fort à parier que pour de nombreux spectateurs il aura été la révélation de cette première édition du Bayreuth Baroque. Doté d'un ténor moins robuste que son allure, **Petr Nekoranec** crève pourtant l'écran et confère un magnétisme trouble au si retors Asprando, qui tire les ficelles de l'histoire. A l'opposé du scélérat, Eduige se voit instrumentalisée par sa mère, Giuditta, qui veut la marier à Berardo pour dissiper les rumeurs. Elle peine d'autant plus à exister que **Nian Wang** demeure sur son quant-à-soi et ne réussit guère à s'approprier le second et pourtant prometteur numéro que Porpora lui destine. Une réserve minimale, tant la découverte de *Carlo il Calvo* nous ragailardit et ravive, après *Polifemo* et *Germanico*, notre intérêt pour ce pan méconnu du répertoire. Le bonheur est aussi dans la fosse où **George Petrou** et une **Armonia Atenea** des grands soirs offrent un soutien sans faille au plateau et magnifient des carrures rythmiques souvent entraînant – le pied ne nous dérange pas que dans le *lieto fine* traité comme une véritable apothéose et superbement chorégraphié.

227 [Twitter](#)

[J'aime](#) [Partager](#)

NOTE FORUMOPERA.COM

NOTE DES LECTEURS

♥♥♥♥

Votre note : Aucun(e)

♥♥♥♥

Note moyenne : 3.6 (17 votes)

Votez en cliquant sur la note choisie

Compositeur
Porpora, Nicola

Oeuvre
Carlo il Calvo

Artistes
Petrou, George
Cenčić, Max Emanuel
Fagioli, Franco
Lezhneva, Julia
Jerosme, Suzanne
de Sà, Bruno
Nekoranec, Petr
Wang, Nian

Orchestre
Armonia Atenea

Ville
Bayreuth

Infos sur l'oeuvre
Drama per musica en trois actes
Livret d'après *L'innocenza giustificata* de F. Salvini
Créé au Teatro delle Dame de Rome en 1738
Re-création mondiale – nouvelle production du Bayreuth Baroque Opera Festival en collaboration avec Parnassus Arts Productions

DÉTAILS

Mise en scène
Max Emanuel Cenčić

Assistante du metteur en scène
Constantina Psoma

Décor
Giorgina Germanou

Costumes
Maria Zorba

Lumières
David Debrinay

Chorégraphie
Dimitra Antonaki

Dramaturgie
Boris Kehrmann

Lottario
Max Emanuel Cenčić

Adalgiso
Franco Fagioli

Giuditta
Suzanne Jerosme

Eduige
Nian Wang

Gildippe
Julia Lezhneva

Berardo
Bruno de Sà

Asprando
Petr Nekoranec

Armonia Atenea
Direction musicale
George Petrou

Bayreuth, Markgräfliches Opernhaus, samedi 5 septembre, 18h



Rezension zu Carlo il Calvo vom 18.06.2023

Krönender Abschluss des Festivals

Von [Thomas Molke](#) / Fotos: © Bülent Kirschbaum

Nicola Antonio Porpora ist zwar heute meist nur noch eingefleischten Opernfans ein Begriff, hat aber wie kaum ein anderer Komponist den eleganten Gesangsstil geprägt, der über Jahrhunderte die italienische Oper dominieren sollte und ihn zu Beginn des 18. Jahrhunderts neben Leonardo Vinci an die Spitze der Opernkultur katapultierte. Dabei schuf er nicht nur rund 50 Opern, von denen die meisten heute leider unbekannt und zum Teil auch verschollen sind, sondern war auch als Ausbilder sehr aktiv. So unterrichtete er beispielsweise den Meisterlibrettisten Metastasio in Kompositionslehre und zählte bedeutende spätere Komponisten wie Johann Adolf Hasse und Joseph Haydn zu seinen Schülern. Nachdem er in den 1720er Jahren zahlreiche Opern unter anderem für Wien, Rom, München, Mailand und Venedig komponiert hatte, ging er 1733 nach London, um dort mit großen Stars wie den Kastraten Senesino und Farinelli sowie der berühmten Sopranistin Francesca Cuzzoni mit der Opera of the Nobility ein Konkurrenzunternehmen zu Händel aufzubauen. Als die Opera of the Nobility jedoch wenige Jahre später genauso wie Händels Unternehmen bankrottging, kehrte er nach Venedig zurück und sanierte sich in Italien mit weiteren Kompositionsaufträgen. Der dritte Auftrag war *Carlo il Calvo* in Rom. Im Teatro delle Dame kam das Drama per musica im Frühjahr 1738 mit einer hochkarätigen Sängerbesetzung - Frauen hatten zu der Zeit auf den Opernbühnen in Rom Auftrittsverbot - zur Uraufführung. Max Emanuel Cencic hat dieses Werk nun vor drei Jahren bei seinem neu ins Leben gerufenen Barock-Festival *Bayreuth Baroque* wiederentdeckt und im Markgräflichen Opernhaus zur umjubelten Aufführung gebracht (siehe auch [unsere Rezension](#)). Nun ist das Stück in einer konzertanten, leicht gekürzten Fassung im Konzerthaus Dortmund zum Abschluss des diesjährigen *Klangvokal Musikfestivals* zu erleben.



Schlussapplaus: von links: Giuditta (Suzanne Jerosme), Adalgiso (Franco Fagioli), Gildippe (Julia Lezhneva), Eduige (Ambroisine Bré), George Petrou, Lottario (Max Emanuel Cencic) und Berardo (Dennis Orellana), dahinter: Armonia Atenea

Die Oper basiert auf einem Libretto von Francesco Silvani, das erstmals 1698 von Benedetto Vinaccisi unter dem Titel *L'innocenza giustificata* vertont wurde.

Porpora änderte nicht nur den Titel zu *Carlo il Calvo*, sondern passte auch den Text dem neuen musikalischen Stil an. Die Geschichte spielt im Fränkischen Reich um 840. Kaiser Ludwig der Fromme ist gerade verstorben und hat in seinem Testament verfügt, dass seinem sechsjährigen Sohn Karl (Carlo il Calvo) Gebiete des Reiches zugesprochen werden, die bis jetzt von Lottario, Ludwigs Sohn aus erster Ehe, verwaltet werden. Diesen Machtverlust will Lottario natürlich nicht hinnehmen und verbreitet das Gerücht, dass Carlo nicht der Sohn des verstorbenen Ludwigs, sondern ein Bastard sei. Dem widerspricht Carlos Mutter Giuditta mit großer Heftigkeit und will den Machtanspruch ihres Sohnes nun mit Gewalt geltend machen. Adalgiso, Lottarios Sohn, der Giudittas Tochter Gildippe liebt, verhindert, dass sein Vater Giuditta und ihren Sohn tötet. Gildippe ist hin- und hergerissen zwischen ihren Gefühlen für Adalgiso und der Forderung ihrer Mutter, auf die ursprünglich geplante Hochzeit mit Adalgiso zu verzichten, den Giuditta wie seinen Vater für einen Verräter hält. Nach vielen Verwicklungen gelingt es Adalgiso jedoch, Lottario zur Einsicht zu bringen. Lottario akzeptiert Carlo als künftigen Mitregenten. Zur Unterstützung des Bündnisses dürfen Adalgiso und Gildippe den Bund der Ehe schließen.

Ein Großteil des Ensembles war bereits in der szenischen Produktion in Bayreuth vor drei Jahren zu erleben. Deswegen hat die Aufführung durch die Intensität der Darstellung beinahe szenischen Charakter, auch wenn die Solistinnen und Solisten mit Ausnahme von Julia Lezhneva, die wie in Bayreuth die Partie der Gildippe interpretiert, mit Textbuch auftreten. Wenn sie nicht in der Szene sind, verlassen sie die Bühne und nehmen nicht neben oder vor dem Orchester Platz, wie es bei konzertanten Aufführungen sonst häufig der Fall ist. Der Abend, der in Bayreuth gut fünf Stunden mit zwei Pausen dauerte, ist für die Aufführung in Dortmund um ein paar Passagen und eine Pause gekürzt. Die im Programmheft angegebene Dauer von zwei Stunden und 50 Minuten überschreitet man aber dennoch um mehr als eine halbe Stunde, was nicht zuletzt dem frenetischen Jubel geschuldet sein dürfte, der nach jeder der über 20 Arien zu Recht im Saal ertönt. Hier ist nämlich die *Crema de la Crema* der Barockszene zu erleben, die den Komponisten Porpora mit jeder einzelnen Arie zelebriert. Was Porpora den einzelnen Sängerinnen und Sängern für Perlen in die Kehle komponiert hat, ist wirklich vom Feinsten und lässt bedauern, dass die Wiederentdeckung seiner Werke meistens nur Barock-Festivals vorbehalten ist.

Max Emanuel Cencic als Lottario

Max Emanuel Cencic schlüpft erneut in die Rolle des Lottario, der seinen Halbbruder Carlo nicht an seiner Seite als Mitregenten akzeptieren will. In seinen insgesamt fünf Arien begeistert Cencic mit einem dunkel gefärbten Countertenor, der mit scheinbarer Leichtigkeit in dramatische Höhen ausbrechen weiß. Die Koloraturen verziert er mit einer stupenden Beweglichkeit und spielerischen Bögen, mit denen er den intriganten Charakter des erstgeborenen Sohn des verstorbenen Kaisers hervorhebt. Von den Läufen in seiner ersten Arie fühlt man sich regelrecht eingelullt, so wie Lottario auch Giuditta den Anschein geben will, auf ihre Forderungen einzugehen und das Testament seines verstorbenen Vaters zu akzeptieren. Mit spitzen hohen Tönen hält er dann in seiner zweiten Arie dagegen, wenn es zur offenen Auseinandersetzung mit Giuditta kommt. Noch erzürnter zeigt er sich dann, wenn sein eigener Sohn ihm in den Rücken fällt und Giuditta und ihren Sohn beschützt. Auch in dieser Wut lässt er die Koloraturen in schnellen Läufen nur so sprudeln, und zeigt sich absolut siegesgewiss. Als auch der zweite Mordanschlag auf Carlo von Adalgiso vereitelt wird, kommt Lottario auf einmal zur Einsicht. Man mag das dramaturgisch hinterfragen, aber so ist das eben beim obligatorischen *Lieto fine*. Cencics grandiose Koloraturen in seiner letzten Arie.



Franco Fagioli als Adalgiso

Bei Franco Fagioli, der erneut in die Rolle des Adalgiso schlüpft, kann man sich teilweise gar nicht vorstellen, wie eine menschliche Stimme zu vollbringen vermag, was Fagioli in seinen Arien zelebriert. Schon wenn er in seiner ersten Arie seine Geliebte Gildippe zu beruhigen versucht, begeistert er nicht nur mit stupenden Läufen, sondern punktet dabei auch noch durch enorme Oktavsprünge. Dabei vermittelt er eine Leichtigkeit, so dass man das Gefühl hat, die Töne würden ganz einfach aus ihm herausströmen. Ein weiterer Glanzpunkt ist seine große Gleichnisarie am Ende des ersten Aktes. Hier wechselt Fagioli bruchlos von der Kopf- in die Bruststimme, präsentiert Koloraturen in einer Schnelligkeit und Präzision, dass man vor Begeisterung nahezu das Gleichgewicht verliert und sich in dem besungenen Wirbelwind wühlt, den der weise Steuermann in der Arie auf sich zukommen sieht. Mit welcher Intensität er dann im Streitgespräch mit seinem Vater zu Beginn des zweiten Aktes das "Taci" ("Schweige") präsentiert und dabei den Ton mit einer nicht enden wollenden Länge hält, ist atemberaubend. Erneut schwingt er sich von da in stupende Koloraturen. Auch bei der vierten großen Arie möchte man im Publikum gar nicht aufhören, Fagioli zu bejubeln, wenn er mit stupenden Höhen die Blitze lautmalerisch durch die dunkle Wolkendecke scheinen lässt. Unter die Haut geht auch das großartige Duett mit Julia Lezhneva als Gildippe im dritten Akt, in dem die beiden Liebenden endlich wieder zueinander finden. Hier variiert Fagioli sogar das Rezitativ und spricht den Text zunächst, was die Innigkeit noch unterstreicht.

Julia Lezhneva als Gildippe

Julia Lezhneva begeistert als Gildippe stimmlich und darstellerisch. Sie tritt ohne Textbuch auf und lässt mit Mimik und Gestik die Sorgen und Ängste der jungen Frau in jeder Bewegung und jedem Blick spürbar werden. Dabei punktet sie durch leuchtende, glasklare Höhen und eine enorme Beweglichkeit in den Koloraturen. Besonders unter die Haut gehen ihre zahlreichen Verzierungen, die sie ohne Begleitung des Orchesters absolut variationsreich präsentiert. In diesen Momenten lauscht das Publikum ihrer Interpretation so angespannt, dass man eine Stecknadel fallen hören könnte. Lange wehrt sie sich gegen ihre Gefühle für ihren Geliebten Adalgiso, was Lezhneva mit exorbitanten Koloraturen zum Ausdruck bringt. Im Duett mit Fagioli kann sie dann aber seinem Charme nicht mehr widerstehen, und es kommt zwischen den beiden zu einem musikalisch und dramaturgisch mehr als glaubhaftem *Lieto fine*. Dass die beiden am Ende des Duetts endgültig zueinander gefunden haben, versteht man auch dann, wenn man den Text nicht verfolgt, weil Lezhneva und Fagioli diese Szene derart intensiv interpretieren.



Auch Suzanne Jerosme war bereits in Bayreuth als Gildippes Mutter zu erleben. Sie glänzt durch kraftvolle Höhen und große Standhaftigkeit in den Koloraturen, die betonen, dass diese Frau ganz genau weiß, was sie will, und dass sie zu keinerlei Kompromissen bereit ist. Das macht Jerosme auch in ihren entschlossenen Auf- und Abgängen deutlich. Wesentlich spielerischer kommt Ambroisine Bré als jüngere Tochter Eduige daher. Mit weichem Mezzosopran zeichnet sie Gildippes Schwester, die sich zwar mit ihrer Mutter und Schwester einig darüber ist, dass man gegen Lottario vorgehen muss, dabei aber keine eigenen Aktivitäten entwickelt. Dabei verliebt sie sich in Berardo, der den Frauen versichert, Carlo aus der Gewalt Lottarios zu befreien. Als Berardo lässt der junge Sopranist Dennis Orellana aufhorchen, der mit glasklaren Höhen punktet, die jugendlich frisch klingen. Stefan Sbonnik rundet als Asprando das Ensemble mit beweglichem Tenor überzeugend ab. Die musikalische Leitung liegt wie in Bayreuth in den Händen von George Petrou. Mit viel Fingerspitzengefühl führt er das Ensemble Armonia Atenea durch die Partitur und arbeitet die Feinheiten von Porporas Kompositionsstil mit feinem Gespür für subtile Zwischentöne heraus. So möchte das Publikum am Ende der Vorstellung gar nicht aufhören zu applaudieren und feiert alle Beteiligten mit lang anhaltenden stehenden Ovationen.

FAZIT

Dem *Klangvokal* Musikfestival gelingt mit diesem Barockjuwel ein in jeder Hinsicht krönender Abschluss des diesjährigen Festivals.

Ruhr Nachrichten

20.06.2023

Porpora-Oper war eine Sternstunde der Gesangkunst

Festival „Klangvokal“ hat sich mit einem Juwel in die Sommerpause verabschiedet.

Von Julia Gaß

Dortmund. Ohne das Dortmunder Vokalmusik-Festival „Klangvokal“ wäre das Konzertleben in der Region ärmer. Besonders im Bereich der hochklassig besetzten Wiederentdeckungen von Barockopern.

Am Sonntag kam bei „Klangvokal“ im Konzerthaus Dortmund mit „Carlo il Calvo“ von Nicola Porpora so ein barocker Operschatz auf die Bühne – gesungen von Spezialisten um Countertenor Max Emanuel Cencic, die vor drei Jahren damit im Markgräflichen Opernhaus Bayreuth für Furore sorgten. Auch in Dortmund war der dreieinhalbstündige Abend eine Sternstunde der Gesangkunst.

Drei Countertenöre (fantastisch besetzt mit Max Emanuel Cencic und Franco Fagioli sowie der jugendlich-stürmisch klingenden Stimme von Dennis Orellana) bietet die 1738 uraufgeführte Oper. Außerdem hatte der Abend mit Sopranistin Julia Lezhneva als zu Herzen rührende, liebende Gildippe und Tenor Stefan Sbonnik zwei weitere herausragende Star-Solisten.

Effektiv musiziert

Porporas Musik ist nicht schlechter als die seiner Zeitgenossen Händel und Vivaldi. Sie ist kunstvoller – was die Counter-Tenöre mit ihrer Verzierungskunst vor-

führten. Und sie ist nicht minder effektiv, wenn sie mit so viel Elan gespielt wird, wie es die 24 Musiker von „Armonia Atenea“ unter Leitung von George Petrou auf historischen Instrumenten zeigten.

Ein Kind als Titelfigur

„Karl, der Kahle“ ist eine der wenigen Opern, in denen die Titelfigur (ein Kind, das einen Erbstreit auslöst), nicht auf der Bühne steht. Dafür fasziniert die Fehde zwischen den beiden Männer-Sopranen umso mehr.

Die Virtuosität, mit der Franco Fagioli seine hohe Stimme wie ein Instrument führte und Tonsprünge über zwei Oktaven mühelos bewältigte, war imposant. Und auch seine Gefühlstiefe im Duett mit Julia Lezhneva. Max Emanuel Cencic war mit seiner leuchtenden, klaren Counterstimme ein glänzender Widersacher. Jede Stimme war in dieser Aufführung ein Juwel. Klar, die Oper ist lang, aber hätte man so schöne Musik noch weiter kürzen sollen?

.....
Das Festival „Klangvokal“ geht nun in die Sommerpause. Weiter geht's am 7. September mit dem Liederabend von Tenor Daniel Behle im Reinoldihaus Dortmund. Karten: Tel. (018 06) 57 00 70 oder

www.klangvokal-dortmund.de



Ein Liebespaar, das Herzen rührte: Julia Lezhneva als Gildippe und Franco Fagioli als Adalgiso

FOTO KIRSCHBAUM

Jubel für einen König der Countertenöre

Franco Fagioli riss bei Dortmunds Klangvokal-Festival in „Carlo il Calvo“ das Publikum hin – und war in bester Gesellschaft

Klaus Albrecht

Dortmund. „Unglaublich! Ein Wunder!“, entfuhr es den beiden Besucherinnen in Reihe 7. Tatsächlich mochte man mit offenem Munde staunen über die schier grenzenlose, federleichte wie durchschlagkräftige Bravour, die Franco Fagioli zum König der Countertenöre erhebt.

Und dabei war er nicht der Einzige, der diesen Abend im Dortmunder Konzerthaus zum glanzvollen Fest des Koloraturgesangs machte: Die Barockoper „Carlo il Calvo“ des im Gegensatz zu seinem Zeitgenossen Händel vergessenen Komponisten Nicola Antonio Porpora

war nun schon die zweite lohnende Ausgrabung beim diesjährigen Klangvokal-Festival.

Drei Stunden Opera seria mit ihrem engen Korsett aus abwechselnden Rezitativen und Arien am

laufenden Band können für das Publikum zur argen Durststrecke werden, verfügt man nicht über eine erstklassige Sängerriege und einen Dirigenten wie George Petrou, der mit dem Ensemble „Armonia Ate-

nea“ die Musik dramatisch befeuert und temporeich in Fahrt hielt.

Das Libretto, das sich ebenso kompliziert wie unpolitisch liest, greift den fränkischen Thronfolgewizwist um Lothar I. und Karl dem Kahlen auf (der in der Oper kurioserweise stumm bleibt), rankt sich aber ganz menschlich um Liebe, Hass und Ränkespiele, bis am Ende zwei Paare heiraten können und der sechsjährige Carlo dem Dolch des Tyrannen entgeht.

Dass die irrwitzig halsbrecherischen Partien nicht blutleer-gekünstelt, sonder melodios strömend über die Rampe kamen, zeichnet alle sieben Solisten aus. Allen voran freilich Franco Fagioli und die

hochvirtuose Primadonna Julia Lezhneva, die das einzige Liebesduett der Oper mit versöhnlicher Beiseelung adelten. Nicht weniger tugendhaft Dennis Orellana und (etwas gedeckter) Max Emanuel Cenčić in den beiden anderen Altus-Partien. Bilderbuch-Tenor Stefan Sbonnik, Suzanne Jerosme (Sopran) und Mezzo Ambroisine Bré komplettierten den exquisiten Reigen, der vom Publikum mit nicht enden wollendem Jubel gefeiert wurde.

Im Herbst werden beim Dortmunder Klangvokal-Festival noch einige hochrangige Konzerte nachgereicht. Dazu zählt ein Liederabend mit dem Tenor Daniel Behle (7. September).



Grandios: Julia Lezhneva und Franco Fagioli.

KLANGVOKAL/ BÜLENT KIRSCHBAUM